51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 23 7 JUIN 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète. . . . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER : Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Est il vrai que le P. Sertillanges a parlé de « rémission accordée à des damnés sortis de l'enfer », et que d'après lui « l'épreuve peut se poursuivre au delà de la vie terrestre » ? 369 — Est-il permis à un prisonnier de se tuer pour échapper à des supplices atroces ? 371. — Pourquoi la profession religieuse n'est elle pas un sacrement ? 372. — Un entrepreneur peut-il consentir à verser une commission pour avoir une commande, quitte à majorer ses prix en conséquence ? Un boucher, faire payer 500 kilos de viande et n'en livrer que 300, en partageant le bénéfice avec l'intermédiaire ? 373. — Quelles sont les idées contenues dans *Le Mythe du XXe siècle*, du Dr Rosenberg, condamné par le Saint-Office ? 374. — Que faire avec des chrétiens indous qui, comme les païens, séquestrent leurs filles à la maison depuis la puberté jusqu'au mariage, leur rendant ainsi impossible l'assistance à la messe ? 376. — Une directrice d'école peut-elle dans un rapport officiel majorer le nombre de ses élèves afin d'avoir une subvention gouvernementale plus élevée ? 377.

Liturgie. — Consultations diverses, 379.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Giov. Papini, 383 ; chan. H. Pradel, 384.

PRÉDICATION

Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Le témoin du Christ, 305

Les Litanies du Sacré-Cœur. — VIII. *6e Invocation :* Cœur de Jésus, tabernacle du Très-Haut, 307.

L'Evangile vécu avec sainte Bernadette. — V. L'esprit de sacrifice chez sainte Bernadette, 309.

Explication du Catéchisme. — *30e Leçon :* Les 6e et 9e commandements, 310.

Les fêtes de l'Eglise. — LXXI. Le Sacré-Cœur, 310. — LXXII. La messe du Sacré-Cœur, 315. — LXXIII. S Jean-Baptiste, 317. — LXXIV. L'office de la Nativité de S. Jean-Baptiste, 319.

AVIS PRATIQUES TRÈS IMPORTANTS

1° Joindre 1 fr. et la dernière bande à toute demande de *changement d'adresse*.

2° Joindre 0 f. 50 et la dernière bande à toute demande de *consultation*. Ecrire chaque question sur une feuille à part. Ne pas mélanger sur la même feuille des affaires de comptabilité et des questions pour les rédacteurs. — Il n'est répondu qu'aux consultations *accompagnées d'une bande* de l'*Ami* (ou tout au moins signées d'une adresse complète et bien lisible).

Les questions anonymes sont jetées au panier.

3° Pour les commandes à expédier par chemin de fer, indiquer toujours la gare destinataire.

4° Avoir soin d'indiquer son adresse, complète et bien lisible, sur la partie des chèques postaux réservée à la correspondance, et tout spécialement sur les chèques de virement. Nous rappelons aussi que notre compte courant de chèques postaux porte le n° 21.88 à Nancy.

5° Nous ne pouvons fournir que les livres expressément indiqués en vente à nos bureaux. Pour tous les autres, s'adresser à l'éditeur ou à un libraire.

PETIT COURRIER

Q. — Où pourrais-je trouver quelques renseignements (en dehors du Rituel) pour traiter la conférence suivante : « Des bénédictions : origine, règles générales ; différence entre bénédictions constitutives et bénédictions invocatives. — Quelles sont celles que le prêtre, en vertu de son pouvoir d'ordre, a le droit de donner ? »

R. — *Dict. de Théologie catholique* et *Dict. d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, art. *Bénédiction* ; — les manuels, tels que Van der Stappen, *Rituale*, Dessain, Malines ; — Hébert, *Leçons de Liturgie*, t. I. *Le Bréviaire et le Rituel*, 15 f., Paris, Berche et Pagis ; — les articles de l'*Ami*, dont vous trouverez les références aux Tables annuelles, au mot *Bénédiction*. — Voyez également les indications données l'an dernier, couverture du 24 août, p. 233.

Q. — Dans le n° du 19 avril dernier (p. 256, col. 2, note 2), il est question d'un article de Dom Ryelandt dans la *Revue liturgique et monastique* de décembre

1933. A quelle adresse pourrais je me procurer cette revue?

R. — **Adressez vous à l'administration de la *Revue liturgique et monastique*, Abbaye de Maredsous, par Maredret, province de Namur (Belgique).**

Q. — On me dit qu'il doit exister un petit opuscule traitant, d'après le droit canon, des devoirs et des droits des supérieurs et des aumôniers à l'égard des religieuses *L'Ami* pourrait-il me l'indiquer ?

R. — **Si quelque lecteur peut nous renseigner...**

Q — Quel livre m'aiderait à répondre à une personne qui croit à la métempsychose ?

R — **Mainage, *Les principes de la théosophie*, 10 f. 50, Paris, Desclée. — Voyez aussi *Ami* 1925, p. 209-214, et *Dict. de Théol. cath.*, art. *Métempsychose*.**

Q. — N'a t il pas paru dans les *Acta* une bénédiction spéciale pour les automobiles ?

R. — **Je ne crois pas. Prenez la *Benedictio vehiculi seu currus*, n° 25 des bénédictions non réservées dans l'Appendice du Rituel Romain.**

Petit Manuel de Liturgie *à l'usage des fidèles*, **par un Curé du diocèse de Namur. — In-12 cartonné de 144 p , 6 f. belges. — Wesmael-Charlier, à Namur.**

Ce manuel élémentaire n'est autre chose, en réalité, qu'un complément fort utile au Catéchisme diocésain : il réunit et développe sommairement les notions de liturgie qui se trouvent éparses dans ce dernier et que tout fidèle doit connaître. L'exposé est clair et simple ; de nombreuses illustrations appropriées l'agrémentent. Professant à juste titre que le chrétien doit s'intéresser plus particulièrement à la communauté religieuse dont il fait partie, l'auteur a consacré quelques pages à l'histoire et à l'état actuel du diocèse de Namur. Les prêtres chargés de préparer les enfants à la Communion solennelle opéreront aisément les adaptations nécessaires pour mettre — ce à quoi ils trouveront grand profit — le présent ouvrage entre les mains de leurs élèves.

A Moscou durant le premier triennat soviétique (1917-1920), par J. M Vidal. — In-12 de 242 p , 12 f. — Paris, Bonne Presse.

Mgr Vidal est l'ancien curé de St-Louis des Français de Moscou. Il fut surpris à son poste par la tourmente révolutionnaire et ne put rentrer en France qu'après avoir goûté. trois ans durant, « les douceurs du paradis soviétiste ». Il nous raconte ici, très simplement, mais en « homme qui a vu », les événements qui ont accompagné et suivi la Révolution russe.

La première partie de son volume contient la « Chronique de la Colonie française de Moscou au temps du bolchevisme ». La seconde partie relate « les tribulations de la vie quotidienne au pays des Soviets. » Il ne s'agit donc pas de décrire la suite continue des grands événements de la Révolution. A dessein, l'auteur s'est borné à noter leurs répercussions sur la vie de tous les jours: bouleversements, ruines, angoisses, misères, souffrances, dans la famille comme dans la société. Enfin, une troisième partie retrace la guerre faite par le bolchevisme à la religion : séparation des Eglises et de l'Etat, laïcisation intégrale, nationalisation des biens d'Eglise, désaffectation et destruction d'églises et de monastères, chasse aux prélats, aux prêtres et aux moines. propagande antireligieuse et antifamiliale, réactions du clergé et du peuple orthodoxes. L'ouvrage se clôt par quelques pages sur le bolchevisme et la religion catholique.

Quelle conclusion ? — Au début de son « journal », Mgr Vidal écrivait : « De l'avis de tous, ce régime n'est pas né viable. Un mois, deux mois, il s'effondrera à la moindre poussée. Il est un défi au bon sens » (p. 23). En fin du livre : « La détresse peut s'éterniser... Si la terreur persiste — et elle persistera, sinon le régime croulerait, — la vie se mettra en veilleuse et attendra... Attendre le salut d'une évolution plus ou moins lente de l'anarchie organisée vers l'ordre social ; il n'y aurait pas mieux à faire maintenant, à ce qu'il semble. Ce n'est pas la voie la plus brève, mais c'est la seule qui apparaisse ouverte » (p. 239).

QUELQUES NOUVEAUTÉS MUSICALES

1. Chan. E. Brune. **Messe de la Paix. 22 p. in-folio**; partition, 15 f. ; parties de voix, 3 f Société anonyme d'éditions, 7, rue Gambetta, Nancy. — Cette messe est à 4 voix mixtes, avec accompagnement d'orgue écrit pour pouvoir être exécuté à l'harmonium Les thèmes en sont empruntés au plain chant du *Te Deum*. Le style est classique, mais coloré de quelques modulations ou chromatismes Excellente publication, tout à fait à sa place à l'office divin Cette messe n'a pas de *Credo*.

2 A Vivet. **Cantate Domino. 3 p., 4 f 50. Paris, Hérelle.** — Très simple de mélodie et d'harmonie, mais soulevé par une puissante et très belle inspiration musicale. ce *Cantate* pour quatre voix mixtes est un morceau délicieux que nous recommandons très chaleureusement L'accompagnement d'orgue n'est que la réduction des voix Il existe une orchestration : s'adresser à l'éditeur.

3 A. Alain. **Isti sunt agni novelli. 6 p., 7 f 50. Paris,** Hérelle. — Le répons de Matines qui commence par ces mots est traité ici en soli et chœurs pour 4 voix mixtes sur des thèmes qui rappellent la délicieuse mélodie du plain chant devenue populaire. M. Alain a un style bien à lui, où il entre de la science et de la hardiesse. Ce morceau en donnera une excellente idée ; mais malgré sa simplicité apparente, il demandera une préparation très soignée et assez difficile, si l'on veut en faire sentir aux auditeurs l'inspiration artistique.

Les deux derniers morceaux ci-dessus font partie de la collection « La Grande Maîtrise »

4 J Weyer **Salve, Regina. 6 p., 7 f. 50 et 1 f. 25.** Paris, Hérelle. — D'une écriture assez ample, volontiers fuguée, admettant de forts modulations et, dans le chant, quelques intervalles difficiles, ce *Salve* à quatre voix mixtes pourra donner une note moderne à certains répertoires de maîtrises L'accompagnement n'est qu'une réduction des parties chantées.

5 A Simonet **Deux antiennes à la Sainte Vierge. 11 p.,** 7 f 50 Nancy, Société anonyme d'éditions. — Ces deux antiennes sont le *Regina cœli* et le *Salve Regina*. Le premier est bien venu Le second nous plaît moins, et la page où l'alto, le ténor et la basse sont invités à chanter « bouche fermée » ne nous porte pas à le recommander. Les deux morceaux sont écrits pour 4 voix mixtes. L'exécution en est facile. La partie d'orgue est soignée; il y a pourtant quelques incorrections : sont elles des fautes d'impression ?

6. L Boyer **Cantate en l'honneur de S. Jean Bosco.** 21 p., 17 f. 50 et 3 f Même adresse — Signalons simplement cette œuvre ; les maîtres de chapelle possédant des chœurs nombreux et bien exercés pourront seuls en préparer l'exécution et la trouveront mentionnée et analysée en d'autres revues. La variété, la puissance nous semblent ses qualités maîtresses : elle est éditée avec le plus grand soin.

7 A. Alain **Cantate à sainte Louise de Marillac. 12 p , 12 f. 50 et 2 f. 50.** Paris, Hérelle. — Cette cantate est écrite pour chœurs à 4 voix mixtes, avec quelques mélodies pour solo ou duo On regrettera la faiblesse des paroles. qui donne je ne sais quoi de prosaïque à quelques phrases musicales.

8 A Simonet **Trois cantiques à la T. S. Vierge. 7 p , 5 f. Nancy Société anon. d'éditions.** — Ces cantiques sont écrits pour deux voix égales ; la mélodie trouve parfois de bien jolis élans.

9 L. Panel **L'orgue d'autrefois François d'Agincourt.** 39 p , 30 f. Paris, Hérelle — Ce volume inaugure une collection nouvelle de pièces d'orgue qui seront publiées d'après les textes originaux par M Ludovic Panel, organiste de la Basilique du Sacré Cœur de Montmartre. Il contient 45 pièces de F d'Agincourt, qui mourut organiste de la Cathédrale de Rouen en 1758. Toutes ces pièces peuvent aisément être exécutées à l'harmonium. Elles sont écrites en ce style du XVIII[e] siècle, encore naïf et déjà précieux, qui donne de très jolies choses plutôt que des œuvres grandioses. Dans

(Voir la suite p. 182).

Faites connaître...

« ces pages si vibrantes, destinées à propager mieux et plus largement la doctrine de Thérèse, remède aux maux dont nous souffrons ! »
MGR BAUDRILLART. (Extrait de la Préface)

Vient de paraître

ALBERT DE POUVOURVILLE

SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

Protectrice des Peuples

Préface de Mgr BAUDRILLART, de l'*Académie Française*
Avant-Propos de Mgr HENRY, Président-Général de l'Œuvre de Saint-François-de-Sales.

«... et suis simplement heureux de pouvoir dire de votre livre tout le bien que j'en pense ! »
(Extrait de l'étincelante Préface de Mgr Baudrillart).

En Vente partout
6 Francs

Un beau volume de 192 pages (19×12 c/m)
publié avec l'Imprimatur de l'Archevêché de Paris.

Exigez ce volume chez votre Libraire (exclusivité Hachette) ; toutefois, si vous ne l'y trouvez pas, demandez-le directement à la **Bibliothèque PRATIQUE et DOCUMENTAIRE, 16, r. Alphonse-Daudet, PARIS-14e**, seule concessionnaire de la vente au detail, qui vous l'enverra *franco* contre **6 francs** en timbres ou mandat *Chèques Postaux Paris 280.16.*

LOURDES — **Hôtel Villa Madonna**
Avenue Peyramale (près Grotte)
Eau courante. — Tres recommandé. — *Prix modérés*

FALCE, DOREUR SUR MÉTAUX
Chez M. le Curé de Thieux, près Juilly (S.-et M.) dore, argente **OBJETS DU CULTE.** Prix semi-gratuits. **Hautes références** : a travaillé pour 51 diocèses.

GUÉRISON CERTAINE par
LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).
Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.
S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

VITRAUX

MAISON BESSAC — GRENOBLE. FRANCE

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

Vient de paraître

« PROBLÈMES d'ÉDUCATION »

E. DÉVAUD
professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg

POUR UNE ÉCOLE ACTIVE SELON L'ORDRE CHRÉTIEN

Un volume de 239 p. **12 fr.**

— Préparation à la vie.

Du même auteur :

La Pédagogie Scolaire en Russie soviétique
Un volume **10 fr.**

COURS CATHOLIQUE

18, rue de Varenne, PARIS

Directeur : Monsieur l'Abbé THOMAS, ancien élève de l'Ecole des Carmes.
Licencié ès-lettres. Licencié de philosophie.

Le Cours catholique est une école d'Enseignement par Correspondance spécialisée dans la préparation à la Session d'Octobre du Baccalauréat.

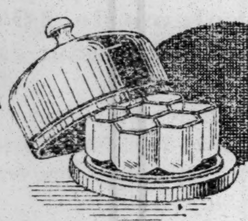
Le Comité de l'Alliance des Maisons d'Education chrétienne a encouragé l'initiative du Cours catholique et l'a recommandé dans "l'Enseignement Chrétien".

Notre prospectus vous renseignera complètement sur notre organisation, qu'on doit connaître et qu'il faut faire connaître dans les milieux catholiques.

BACCALAURÉAT PAR CORRESPONDANCE

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA



"Le gardien de votre santé"

NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- ST-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

J. MIGNARD,
38, rue St-Sulpice,
PARIS (6e)
réalise dans ses ateliers

LES PLUS BEAUX CHEMINS DE CROIX

sur émail grand feu, d'après les Maîtres (Fra Angelico, Van der Weyden, Overbeck). Exécution d'Art à des prix inconnus (depuis 1285 fr. les 14 Stations). — *Devis gratuits. — Station envoyée en communication*

TABLEAUX PEINTS A L'HUILE

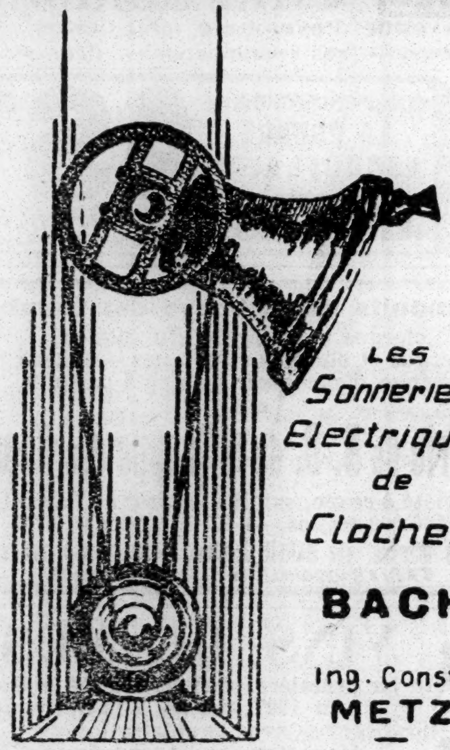
sur toile, bois, cuivre, émail, pour décoration d'Eglises ou Salons, Parloirs, etc. Fidèles copies des Maîtres, Compositions nouvelles, Portraits.

Tous sujets désirés, en toutes dimensions.

Aperçu des prix	Avec cadre bois doré sculpté :	0,38×0.32 :	109 fr.
	« « « «	0,65×0.45 :	207 fr.
	Peinture seule sur châssis :	1 m.×0,80 :	575 fr.
	« « «	1,30×1 m. :	985 fr.

Tarif complet et Notice envoyés sur demande

Pour Missels, Bréviaires, Livres de piété, d'Etudes, de Spiritualité (de tous les éditeurs catholiques), Objets de piété, Editions d'images, demander catalogue



Les Sonneries Electriques de Cloches

BACH

Ing. Constr
METZ

VOYAGE à LOURDES Les Pyrénées par train spécial

Prix comprenant toutes dépenses, départ Paris-retour Paris
3e classe : 490 fr. ; 2e classe : 570, supplt pr personne seule 20 f.

——— *Envoi gratuit du programme détaillé* ———

VOYAGES GALLANDAT, 30, rue Le Peletier, PARIS

Téléph. Prov. 30.25

Ami du Clergé du 7 juin 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Le témoin du Christ, 305.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — VIII. 6e *Invocation :* Cœur de Jésus, tabernacle du Très Haut, 307.
L'Evangile vécu avec sainte Bernadette. — V. L'esprit de sacrifice chez sainte Bernadette. 309.
Explication du Catéchisme. — *30e Leçon :* Les 6e et 9e commandements, 310
Les fêtes de l'Eglise. — LXXI. Le Sacré-Cœur, 313. — LXXII. La messe du Sacré-Cœur, 315. — LXXIII. S. Jean-Baptiste, 317. — LXXIV. L'office de la Nativité de S. Jean-Baptiste, 319.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE

LE TÉMOIN DU CHRIST

Hic venit in testimonium ut testimonium perhiberet de lumine.
Celui-là vint pour rendre témoignage à la lumière.
(Jo., I, 7).

Mes frères,

Quand j'ouvre le Saint Evangile, la première chose que j'y trouve inscrite, c'est la louange de S. Jean-Baptiste.

Il est d'abord le parent de Notre-Seigneur, son proche selon la chair ; et cela, c'est déjà, sans nul doute, un glorieux privilège, un premier titre à notre vénération.

Il est aussi le Baptiste, c'est-à-dire l'homme éminemment saint devant qui Notre-Seigneur s'est humilié jusqu'à lui demander le baptême, et cette marque de déférence le grandit souverainement à nos yeux.

Il est encore le Précurseur du Messie, son héraut, celui qui lui a préparé les voies en prêchant la pénitence : honneur insigne qu'il ne partage avec aucun autre mortel.

Mais son principal titre de gloire, à mon avis, c'est l'apôtre S. Jean qui le lui a décerné : « Celui-là, dit-il, était venu rendre témoignage à la lumière, afin que tous, grâce à lui, se décidassent à croire. »

Témoin du Christ ! Voilà, m. f., sous quel aspect je voudrais envisager S. Jean-Baptiste, le proposer à votre culte et à votre imitation. Je voudrais vous montrer comment il a rendu au Sauveur le témoignage le plus exact, le plus fidèle, le plus désintéressé, le plus constant, le plus parfait : le témoignage de la *parole,* le témoignage de l'*action,* le témoignage du *sang*.

I

Le témoignage de la parole, tout d'abord, car l'unique emploi de sa vie a été d'annoncer, de prophétiser le Messie, de le faire connaître à ses contemporains, de lui préparer les voies et de lui gagner les cœurs. Mais laissons-le parler lui-même et écoutons-le.

Que dit-il de lui-même ? — « Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez les chemins au Seigneur. »

Que dit-il aux Juifs ? – « Faites pénitence, car le Seigneur est proche. Que toute montagne s'abaisse, que toute vallée se comble, que les chemins raboteux s'aplanissent. »

Quel est celui qu'il annonce ? C'est un Dieu, plus saint, plus puissant, plus ancien que son prophète : « Après moi, il va venir quelqu'un qui existait avant moi, qui m'est bien supérieur, et dont je ne suis seulement pas digne de délier les cordons de la chaussure. » C'est le Rédempteur, la Victime de notre salut : « Le voici, l'Agneau de Dieu, celui qui portera les péchés du monde. » C'est le sanctificateur des âmes : « Moi, je baptise dans l'eau ; lui, il vous baptisera dans le St-Esprit et dans le feu. » C'est le juge suprême qui récompense et qui punit chacun suivant ses mérites : « Il viendra, son crible à la main, pour séparer le bon grain d'avec la paille. »

Et comme un messager fidèle, le saint Précurseur ne cesse d'élever la voix pour faire connaître et aimer le Messie qui doit bientôt venir.

Puis, au témoignage de la parole il ajoute le témoignage bien plus convaincant encore de l'action et de l'exemple. Chose remarquable ! Jean-Baptiste ressemblait si fort à Notre-Seigneur qu'on les prenait souvent l'un pour l'autre. C'est ce qui nous explique qu'Hérode, apprenant les miracles que Jésus opérait en Judée, croyait que c'était Jean-Baptiste qui était ressuscité, et c'est aussi la raison pour laquelle les Pharisiens, voyant la vie toute céleste que Jean-Baptiste menait dans le désert, ne doutaient point que ce ne fût lui le Messie, allant jusqu'à lui envoyer une ambassade pour le saluer de ce nom.

Et de fait, on pouvait s'y méprendre. Qui ressemblait mieux au Sauveur que cet homme conçu miraculeusement et né d'une mère longtemps stérile ; que cet homme dont l'apparition en ce monde avait été annoncée par un ange et accompagnée de si grands prodiges ; que cet homme dont on avait pu dire dès son berceau que l'Esprit de Dieu était en lui et que la main du Seigneur le dirigeait dans toutes ses voies ; que cet homme dont le rude vêtement et la nourriture plus que frugale prêchaient la pénitence, mieux encore que toutes ses paroles ; que cet homme dévoré de zèle pour son Dieu, qui ne craignait pas de reprendre les grands et les puissants de la terre, de leur dire en face leurs vérités et de leur reprocher leur mauvaise conduite ; que cet homme si humble, si modeste, que l'estime et la vénération du peuple n'éblouissaient pas, qui refusait tous les titres glorieux qu'on voulait lui donner, défendant qu'on l'appelât Elie ou prophète, mais se contentant d'être tout simplement la voix de celui qui

crie dans le désert : « Préparez le chemin au Seigneur, rendez droits ses sentiers ; » que cet homme, enfin, si désintéressé qui envoie ses disciples à Notre-Seigneur, qui se réjouit de les voir s'attacher à la personne de Jésus et qui fait à ceux qui le plaignaient de leur perte cette belle réponse : « Ne faut-il pas que celui-ci s'élève et grandisse, et que moi je m'abaisse et que je diminue ? » témoignant ainsi que le comble de sa joie et l'accomplissement de ses désirs était de voir Jésus connu, aimé et adoré de tout le monde ?

Et comme il avait toujours vécu en témoin de Notre-Seigneur, ce saint homme voulut mourir de même et, après avoir rendu au Messie le témoignage de la parole et de l'action, lui rendre un témoignage plus éloquent encore, celui de son sang.

Déjà la franchise et la liberté de son langage, comme aussi son influence sur le peuple, lui avaient créé des ennemis parmi les Pharisiens. Mais il s'en fit un plus redoutable encore dans la personne du roi de Galilée, Hérode, dont il s'était permis de blâmer les mœurs dissolues.

Vous le connaissez tous, le récit de ce glorieux martyre. Vous revoyez par la pensée cette salle de festin où l'infâme Hérodiade trouve enfin l'occasion de se débarrasser de cet homme, vivant reproche de sa conduite criminelle. Vous revoyez la fille d'Hérodiade dansant devant Hérode déjà troublé par les vapeurs du vin et de la bonne chère, et le prince séduit, promettant imprudemment, jurant même à la danseuse de lui donner tout ce qu'elle demandera, et celle ci, conseillée par sa mère, réclamant la tête de Jean-Baptiste. Vous assistez aux hésitations du faible monarque, ballotté entre les protestations de sa conscience qui lui représente l'horreur de ce crime, et la crainte de déplaire à sa complice et à son entourage, et finalement sacrifiant la justice à la cruauté, le devoir à la passion. Vous frémissez d'horreur au spectacle de cette tête sanglante qu'un bourreau apporte sur un bassin d'argent. Maintenant le témoignage est complet : Jean-Baptiste vient de le sceller de son sang.

II

Grande leçon pour nous, et excellent modèle que Dieu nous présente et qui doit faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Car nous tous qui faisons profession de christianisme, savez-vous à quoi nous oblige notre religion ? A servir de témoins à Jésus-Christ devant le monde par l'innocence de nos mœurs, par la sagesse de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. C'est là notre mission, notre devoir, et si nous y manquons, il n'y aura point de salut pour nous, car Dieu nous a choisis pour cela, nous disant, comme le Sauveur à ses apôtres : « Vous serez mes témoins ! »

Que devons-nous donc faire ? Ah ! m. f., quelle importante leçon ! Ecoutez-la bien : Ce que nous devons faire, c'est rentrer souvent en nous-mêmes, nous examiner à fond et nous demander : « La vie que je mène est-elle un témoignage recevable en faveur de Notre-Seigneur et de sa loi ? Si l'on en jugeait par mes actions et par ma conduite, quelle idée le monde aurait-il de la religion que je professe ? »

Cet attachement désordonné aux biens de la terre, ce désir insatiable d'en avoir, cette crainte excessive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté et qui l'a divinisée dans sa personne ! — Cette mollesse de vie dont je me fais une habitude, ce soin excessif de ma santé, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mon corps, quel témoignage pour un Dieu mort sur la croix ! — Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvements que je me donne pour me pousser, pour m'élever, ne travaillant qu'à l'accroissement de ma fortune, quel témoignage pour un Dieu qui s'est anéanti !

Ah ! Seigneur, je le reconnais. Ce sont là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux que celui qu'on rend à un Dieu souffrant par une vie toute sensuelle, que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à satisfaire l'avarice et la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler. Car si c'est un crime de porter faux témoignage contre un homme, que sera-ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté mille fois contre vous, qui êtes mon Dieu ?

Telle est la première leçon que nous devons nous faire à nous-mêmes. Mais il faut encore qu'à l'exemple de S. Jean, nous soyons pour Jésus-Christ des témoins fidèles, des témoins zélés, des témoins irréprochables, des témoins fermes et constants.

N'est-ce pas tout naturel ? S'il y a dans le monde des serviteurs si zélés pour leurs maîtres, pourquoi Jésus n'en trouverait-il point de pareils ? Sa cause est-elle moins noble et moins belle ? Ne mérite-t-il pas, infiniment mieux que les maîtres et les amis de ce monde, nos services, notre amour, notre reconnaissance ?

Serions-nous ses témoins si devant ceux qui l'attaquent le respect humain nous fermait la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rendait timides, si au lieu de nous élever contre le scandale nous nous contentions d'en gémir, si nous nous taisions là où il faudrait parler, si nous nous croisions les bras là où il faudrait agir ?

Quels témoins serions-nous si, tout en nous posant comme chrétiens devant le monde, nous vivions d'une manière indigne de vrais chrétiens, si, tout en multipliant nos prières et nos communions, nous continuions à être avares, durs, susceptibles, médisants et vindicatifs ?

Soyons donc les témoins de Jésus-Christ, mais de dignes témoins, irréprochables, dont les paroles, les exemples et la vie confondent le monde et ses partisans.

Et souvenons-nous de la promesse de notre di-

vin Sauveur : « En vérité je vous le dis, quiconque aura été mon témoin devant les hommes, je serai son témoin devant mon Père du ciel. » Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

VIII

6e Invocation

CŒUR DE JÉSUS, TABERNACLE DU TRÈS-HAUT

Mes frères,

Il y a quelque chose d'impressionnant et de mystérieux dans cette épithète de « tabernacle » que les litanies attribuent au cœur de Jésus. Un tabernacle nous inspire toujours un sentiment de respect profond, à cause de la majesté sans bornes du Dieu qui y réside habituellement. Et cette impression, du reste, est parfaitement justifiée, comme nous allons vous l'expliquer immédiatement.

I

Chose étrange, le mot latin « taberna » ou « taverna, » qui a donné naissance à l'une des expressions les plus nobles de notre langue, avait lui-même une signification des plus vulgaires. Il désignait une échoppe, une cabane, un cabaret mal famé, un bouge où se réunissaient des gens peu recommandables. Quelque chose de cette acception primitive est d'ailleurs resté dans notre expression « taverne. » Mais, par une singulière évolution de son sens, le même mot, avec un diminutif, est devenu ce terme de « tabernacle » que nous réservons pieusement à la demeure intime de la divinité parmi nous.

Nous le rencontrons pour la première fois, avec son interprétation sainte, dès une époque extrêmement reculée, sous la plume du Législateur des Hébreux, au vingt-cinquième chapitre de l'Exode.

Moïse, en effet, avait reçu de Jéhovah l'ordre de lui préparer une habitation au milieu du peuple élu entre tous. N'était-il pas normal que le monarque auguste de cette nation théocratique eût son palais parmi ses sujets ?

Ce monument servirait à leur rappeler la perpétuelle vigilance que Dieu exerçait sur leurs destins ; il leur imprimerait une crainte salutaire aux jours trop fréquents de leurs idolâtries ou de leurs révoltes, en même temps qu'il raffermirait leur confiance, dans les moments de leur fidélité.

Mais le palais tout entier du divin Roi d'Israël ne pouvait être bâti que lorsque les Juifs se seraient stabilisés sur leur territoire propre, après la conquête de la Terre promise. Dieu ne voulut pas attendre jusque-là pour avoir au moins sa tente parmi celles du camp hébreu. Voilà pourquoi il exigea sans délai la construction d'un tabernacle portatif, qui serait comme la sauvegarde du peuple au cours de ses longues pérégrinations.

La chose fut jugée si importante par le Seigneur qu'il ne voulut se fier à aucune créature humaine, pas même à son envoyé privilégié, Moïse, pour établir les plans de cette construction. Il tint à se faire lui-même l'architecte de son premier tabernacle et, selon le récit de la Sainte Bible, il ne négligea pas de descendre jusque dans les moindres détails.

Par son ordre furent choisis les matériaux les plus précieux et les plus rares : l'or, les bois incorruptibles, les fines et chatoyantes étoffes. Suivant ses indications précises et d'après les dimensions données par lui, on construisit un vaste coffre, recouvert d'une plaque d'or, et que surmontaient deux chérubins ailés. Cette arche était elle-même abritée sous une triple tente de soie et de pelleteries ; et lorsque, chaque matin, les douze tribus se mettaient en marche à travers le désert, les lévites seuls avaient le droit de s'approcher du tabernacle pour saisir ses brancards et le porter avec vénération jusqu'au but de l'étape.

Devant l'arche brillait un candélabre d'or à sept branches. Devant elle, également, s'accomplissaient les sacrifices rituels ; et plus tard, lorsque fut enfin élevé le Temple incomparable de Jérusalem, le tabernacle fut déposé, loin des yeux des profanes, dans la partie la plus redoutable du sanctuaire, que l'on appelait le Saint des Saints, et où le grand-prêtre seul pouvait pénétrer, une fois l'an seulement, afin d'y attendre les ordres et les révélations du Très-Haut.

L'institution de cet asile divin dut d'ailleurs être commémorée annuellement par une fête religieuse, que les Juifs d'aujourd'hui continuent encore à célébrer, quoique avec des cérémonies moindres. Cette solennité dite « des tabernacles » avait, dans les plans divins, le double but de leur rappeler leur miraculeuse sortie d'Egypte et l'établissement du Seigneur au milieu d'eux.

II

Au soir du Vendredi Saint, la force irrésistible de Dieu déchira le voile épais qui masquait l'entrée du Saint des Saints, car désormais ce sanctuaire d'un peuple renégat ne pouvait plus être agréable aux regards du Très-Haut dont l'alliance ancienne était abolie.

Mais une loi nouvelle, promulguée par Notre-Seigneur, lui fut immédiatement substituée. Dieu continua à résider parmi les hommes — et combien plus intimement encore ! — si bien que des tabernacles nouveaux ne tardèrent pas à remplacer l'unique tabernacle mosaïque dont le rôle était désormais fini.

Ils furent d'abord loin de l'égaler en splendeur humaine. L'Eglise naissante était pauvre, comme son Maître, et les persécutions sévissaient partout, de sorte qu'on était forcé de cacher les saints mystères aux perquisitions des policiers haineux.

En de telles occurrences, il ne fallait pas songer à exposer l'Eucharistie, le sacrement d'amour, aux Catacombes par exemple, dans des tabernacles permanents qui auraient été exposés, à n'importe

quelle minute, à être violés par les légionnaires romains.

Il fallait pourtant assurer l'accomplissement du désir que Jésus avait manifesté de demeurer au milieu de ceux qu'il s'était choisis pour frères jusqu'à la consommation des siècles. Aussi, lorsque s'achevait le saint sacrifice, les fidèles s'approchaient du célébrant ; ils lui tendaient leur main, enveloppée d'un voile de soie, et le prêtre y déposait une parcelle de pain consacré que les croyants emportaient religieusement dans leurs demeures. Arrivés chez eux, les premiers chrétiens déposaient l'Hostie dans un coffret le plus richement orné possible, afin d'adorer Dieu et de pouvoir, au besoin, offrir la communion à ceux qu'attendait le martyre. Les tabernacles primitifs de l'Alliance nouvelle furent donc constitués, non pas dans des sanctuaires, mais chez de simples particuliers.

Heureusement cette situation prit fin. Les édits de tolérance permirent, sinon encore d'ériger des basiliques, tout au moins d'organiser des lieux de culte dont le tabernacle devint nécessairement le centre. Il prit alors les formes les plus diverses : tantôt c'était une cassette décorée d'or et de pierreries, assez souvent une colombe de vermeil suspendue par trois chaînes et qui planait au-dessus de l'autel, avec, dans ses flancs, les espèces eucharistiques.

Au fur et à mesure que s'accrut la domination du catholicisme sur l'Empire qui croulait en ruines, nos tabernacles revêtirent une splendeur plus digne de l'Hôte sacré qu'ils étaient destinés à accueillir. Le Moyen Age aimait, dans ses cathédrales gothiques, à leur donner l'apparence de tour crénelées, bien dans le style de cette époque. La Renaissance et les temps modernes ont rivalisé de générosité et de talent pour en faire des chefs-d'œuvre d'art, sculptés dans les métaux les plus rares, ciselés parfois avec génie. Et quand un catholique pénètre, actuellement encore, dans une église, son premier regard comme sa première génuflexion sont pour le petit édifice qui contient le corps et la divinité de Celui qui s'offrit pour libérer la terre.

Il n'y a, dans ce culte du tabernacle, pas la moindre exagération. Loin de le désapprouver, l'Eglise l'encourage, car il se rapporte directement à Notre-Seigneur. La liturgie règle avec un soin minutieux les conditions que doivent remplir nos tabernacles pour mériter de recevoir le saint ciboire. Elle ne se contente pas de demander que ces refuges de l'Eternel ici-bas soient, dans la mesure du possible, bâtis avec des matières de valeur, comme le marbre ou l'argent, et richement mis en œuvre. Elle prescrit que ce sanctuaire intime soit recouvert d'un conopée ou voile qui le dérobera aux coups d'œil indiscrets et qui rappellera aussi les tentes de peaux sous lesquelles s'abritait l'Arche d'alliance lors de l'exode d'Israël vers la terre de Chanaan. Elle veut que cette minuscule maison où le Christ séjourne soit intérieurement tendue de soie et pavée d'un corporal béni où reposeront les vases sacrés. Elle exige enfin qu'une lampe brille nuit et jour devant chaque tabernacle où se trouvent les saintes espèces, non seulement afin de signaler leur présence aux fidèles, mais aussi pour suppléer par sa muette prière aux hommages que nous négligeons trop souvent de rendre à l'auguste sacrement de l'autel.

Un seul jour par an, nos tabernacles sont déserts. Après les pompes matinales du Jeudi Saint, des prêtres les dépouillent de leurs somptueux revêtements ; ils en enlèvent les hosties consacrées et ils les laissent dépouillés et vides, pour symboliser le deuil du monde à l'occasion du crucifiement, jusqu'à ce que, à l'*Alleluia* du Samedi Saint, Jésus revienne prendre possession de l'habitacle où il se tiendra à la disposition de toutes les âmes qui aimeront à venir lui confier leurs espérances et leurs douleurs.

III

Si, de tous temps, de pareils honneurs ont été rendus aux tabernacles, c'est parce qu'ils contiennent Dieu lui-même. Mais que de nuances doivent être signalées au sujet de cette présence surnaturelle !

Dans l'Ancien Testament, Jéhovah n'habitait pas, à proprement parler, son Arche, et celle-ci renfermait seulement le texte authentique de la Loi qu'il avait promulguée parmi les foudres du Sinaï. Il fallait des événements extraordinaires pour que le Très Haut daignât descendre sur le propitiatoire d'or qui lui servait alors de trône, afin d'édicter ses oracles.

Plus favorisés, nous avons le bonheur, trop peu goûté, hélas, de posséder perpétuellement, dans chacune de nos églises, la réalité même du corps et du cœur de Jésus. Mais nos tabernacles eux-mêmes sont étrangers à la substance divine qu'ils se contentent d'environner pour la protéger.

Et pourtant, une fois, il s'est trouvé un corps humain, sensible et vivant comme les nôtres, qui a connu l'honneur sans pareil d'être le tabernacle par excellence. Ce fut le corps de N.-S. Jésus-Christ. La chair de l'homme, par suite de l'Incarnation, fut réellement, non pas seulement l'asile où s'abrite le Très-Haut, mais encore l'auxiliaire immédiatement uni à lui pour l'accomplissement de ses actes.

Nous avons raison de vénérer la simple habitation où Dieu repose. Combien plus encore devons-nous de respect et d'amour à cette matérialité corporelle qui fut sur terre et demeure au ciel par le souffle même d'En-Haut !

Car aucun doute n'est possible. Entre toute la multitude des tabernacles chrétiens, il en est un dont l'excellence domine tous les autres, et cela d'une façon indiscutable. C'est celui dans lequel Jésus a voulu vivre pour accomplir la Rédemption, et au moyen duquel il a sans cesse agi.

Evidemment le corps entier de Notre-Seigneur a participé à cette gloire. Pourtant il faut remar-

quer que certaines parties plus éminentes de cette chair sacrée doivent être entourées d'un respect plus profond encore que les autres.

Les pieds conduisaient le Sauveur sur les lieux de ses prédications ou de ses prodiges ; les mains s'étendaient pour guérir, pour ressusciter ou bénir ; mais le cerveau était l'agent direct de transmission pour les doctrines venues des cieux, et c'était le cœur qui palpitait de ce sublime et incroyable amour : l'amour d'un Dieu pour ses créatures misérables.

* *

Etonnez-vous donc, après cela, que nous entourions le cœur de Jésus d'hommages ardents, dont on ne rencontrerait les pareils dans aucune autre religion. Ce cœur n'a pas été un muscle ordinaire, dont l'incessante pulsation assure la continuité d'une existence quelconque. Il a été, par excellence, le point intime et secret où Dieu a voulu concentrer son affection, son dévouement — si j'ose dire — et sa miséricorde sans limites.

Et non seulement il a été tout cela ; mais il l'est encore et il le restera toujours. Si ce cœur a cessé de battre après l'agonie du Calvaire, il a repris une vie nouvelle, et infiniment plus glorieuse, à l'aube de la Résurrection. Il jouit maintenant d'une existence active et rayonnante qui ne connaîtra aucune fin, puisque l'éternité n'en a pas.

On a dit qu'il est le centre du monde. C'est exact, mais ce n'est pas suffisant. Il est en outre le lieu que le Très-Haut a choisi entre tous comme le siège de son incomparable tendresse. Soyons donc heureux d'accourir auprès de ce cœur aimant, de ce cœur que nous devons aimer, de ce cœur qui renferme Dieu et goûtons près de lui les charmes que l'on trouve lorsqu'on a le bonheur d'approcher du tabernacle du Seigneur.

L'EVANGILE VÉCU AVEC SAINTE BERNADETTE

V

L'ESPRIT DE SACRIFICE CHEZ SAINTE BERNADETTE

Mes frères,

Il est des mots que nos contemporains, égarés par le matérialisme qui règne, voudraient voir supprimés du vocabulaire : ceux de *mortification*, de *pénitence*, de *sacrifice*.

Impossible, car ils sont inscrits dans l'Evangile. Notre-Seigneur les eut souvent, à notre adresse, sur les lèvres. Et il a insisté pour que nous comprenions bien que la souffrance surnaturellement acceptée et sanctifiée est une pratique chrétienne si nécessaire qu'on ne peut, sans elle, être chrétien.

Ecoutez plutôt : « Le Royaume de Dieu n'est conquis que par les énergiques... Quiconque veut être mon disciple doit se renoncer soi-même, prendre sa croix et me suivre... Il faut passer par la voie étroite : car la voie large est voie de perdition, tandis que la voie qui conduit à la vie est étroite et ardue... »

C'est là un précepte formel, que résume bien cette sentence à la fois terrible et claire : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! »

Notre-Seigneur demande davantage encore aux élus, à ceux qui ont soif de perfection : la pénitence commune ne saurait, de leur part, suffire ; ils n'ont pas à faire pénitence pour eux uniquement, mais pour vivifier leur apostolat et contribuer au salut du monde qui se perd. Alors le Maître leur dit non seulement : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, » mais encore : « Celui qui ne quitte pas son père et sa mère, sa femme ou ses enfants, ses frères ou ses sœurs ne peut pas être mon disciple... » ou encore, comme au jeune homme riche : « Va, vends tout ce que tu as et suis-moi... ! »

I

La route du sacrifice, c'est celle qui conduit le plus sûrement à la sainteté ; c'est celle que suivit Bernadette. N'avait-elle pas, d'ailleurs, reçu de la bouche virginale de sa chère Dame cette consigne : « Pénitence !... Pénitence !... Pénitence !... » et aussi cette bien consolante assurance : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre, » écho fidèle de la promesse divine : « Personne n'aura laissé, à cause de moi et à cause de l'Evangile, frères, sœurs, père, mère, enfants, qu'il ne retrouve ici-bas le centuple avec des persécutions et, dans le siècle à venir, la Vie éternelle. »

Bernadette a souffert dans son corps.

A sept ans, elle commence à ressentir les premières manifestations de cet asthme qui, parfois, lui fera pousser un de ces cris involontaires que la douleur arrache : « Mais ouvrez-moi donc la poitrine !... »

A dix ans, comme si ce n'était pas assez, elle est atteinte du choléra, qui l'affaiblit encore. Si bien que plus tard son tempérament débilité sera vaincu par la tuberculose, qui la terrassera.

Au témoignage de ceux qui l'ont connue, « elle n'était à peu près jamais sans quelque souffrance. »

Bernadette a souffert dans son cœur.

Fut-elle assez persécutée ?

Par ses parents qui, au début du moins, ne la comprenaient pas, la grondaient et voulaient l'empêcher de se rendre à la Grotte !...

Par les magistrats, qui la traitaient de folle et mettaient toutes sortes d'obstacles à sa surnaturelle mission !...

Par le clergé, qui refusait de la croire, se montrait dur pour elle, et la rabrouait !...

Parlerai-je de ses désappointements qui devaient la faire saigner, quand elle entendait le curé de Lourdes lui dire, parlant de la Dame devant qui elle tombait en extase : « Ton carnaval d'Apparition !... » ou quand, étant allée à la Grotte, elle revenait, triste, sans avoir vu sa céleste Visiteuse ;

ou quand, le 4 avril 1864, elle était clouée au lit, tandis qu'en présence de deux cents prêtres et de vingt mille pèlerins, on inaugurait la statue de Notre-Dame de Lourdes, dans l'anfractuosité du Rocher béni ?

Parlerai-je de ces séparations qui la crucifiaient ?

Je vous l'ai dit déjà : elle tomba évanouie entre les bras de sa mère, quand il fallut quitter ses parents tendrement aimés, pour aller s'enfermer à Nevers.

Mais ce que je ne vous ai pas dit, ce sont ses adieux déchirants à sa chère Grotte. On l'y conduisit avant son départ pour St-Gildard. Quand elle arriva à Massabielle, elle fondit en pleurs ; elle ne pouvait maîtriser ses sanglots : « O ma Mère, s'écriait-elle, comment pourrai-je vous quitter !... » Et aux religieuses de l'hospice qui l'accompagnaient et voulaient mettre un terme à cette scène pénible, elle dit, les mains jointes et les yeux pleins de larmes : « De grâce, encore un moment ; c'est pour la dernière fois !... »

Séparations plus cruelles encore : ses deuils ! Vous savez combien elle souffrit quand on lui apprit la mort de son père et de sa mère. Celle de Mgr Peyramale, devenu son protecteur et le soutien de sa famille, l'avait atterrée : « Vous dire ce que j'ai souffert serait chose impossible... »

Bernadette a souffert dans son âme.

Elle connut cette grosse épreuve des personnes pieuses : le scrupule, qui engendre le découragement. Elle se demandait, vers la fin de sa vie, si elle s'était montrée fidèle aux grâces de choix dont elle avait été comblée : « C'est bien douloureux, confiait-elle, de ne pouvoir respirer, mais c'est bien plus pénible d'être torturée par des peines intérieures. » Elle suppliait Notre-Dame de Lourdes d'avoir pitié d'elle : « O Marie, ma tendre Mère, voici votre enfant qui n'en peut plus. Voyez mes besoins et surtout mes détresses spirituelles. Ayez pitié de moi ! »

II

Ah ! c'était souvent qu'elle n'en pouvait plus, soit dans son corps, soit dans son cœur, soit dans son âme !

Mais comment souffrait-elle ?

Elle acceptait sa souffrance.

Quand elle apprit la mort de sa mère, qui tenait une si grande place dans son cœur : « J'accepte, ô mon Dieu, dit-elle, le calice que vous m'avez présenté ; que votre saint nom soit béni ! »

Elle disait encore : « Dans la souffrance physique ou morale d'une épouse de Jésus-Christ, on ne doit entendre que cette parole : Oui, mon Dieu, sans *si*, sans *mais*. »

Elle aimait sa souffrance.

« Viennent les souffrances et les peines ! » s'écriait-elle. « Plus je serai crucifiée, plus je me réjouirai ! » Pourquoi ? mais parce qu'ainsi elle se purifiait et s'unissait plus parfaitement à Dieu.

Elle utilisait sa souffrance.

Souffrir, c'était, selon son expression, son « emploi, » sa « tâche. »

La meilleure part, elle l'offrait à Dieu pour le Souverain Pontife, alors persécuté ; et elle disait gentiment qu'elle était devenue de la sorte un « petit zouave pontifical. »

Une autre part, très grande, elle la réservait aux pécheurs. Elle n'avait pas oublié les larmes de la Dame ni son cri d'angoisse : « Pénitence !... Priez, faites pénitence pour les pécheurs. » Elle n'avait pas oublié les mortifications que la Sainte Vierge lui avait imposées pour eux. Quand elle souffrait beaucoup, à l'infirmerie St-Gildard, elle disait : « C'est pour le gros pécheur ! »

Son modèle, en même temps que sa force, c'était le divin Crucifié. Sur le point de mourir, distribuant les menus objets en sa possession, elle ne voulut garder que son crucifix : « Celui-là me reste ; c'est tout ce qu'il me faut ! » Et quand il lui fut impossible de le tenir, elle demanda qu'on le lui attachât sur la poitrine. »

Ah ! comme elle pratiquait bien elle même le conseil qu'elle donnait un jour à une postulante : « Notre Seigneur donne sa couronne d'épines à ses amis sur la terre : ne cherchez pas mieux ! »

* *

Retenons cette parole de notre chère sainte. Qu'elle nous aide à comprendre la souffrance chrétienne, à l'accepter, nous aussi, à la sanctifier et à nous sanctifier par elle, à l'aimer même, pour le secours qu'elle nous donne dans l'expiation nécessaire de nos fautes et parce qu'elle nous unit très étroitement à Jésus crucifié, pour la Rédemption des âmes qui se perdent et à qui nous procurons le salut. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

30e LEÇON

Les 6e et 9e commandements

L'impureté ne commettras
De corps ni de consentement.

Désirs mauvais repousseras
Pour garder ton cœur chastement.

Q. 260. — *Que défend le sixième commandement ?*

R. — *Le sixième commandement défend les pensées, paroles, regards et actes impurs, et tout ce qui peut y conduire.*

L'impureté est le péché commis par ceux qui demandent à leur corps des jouissances honteuses, c'est-à-dire contraires à la raison, à la morale et à la dignité humaine.

Avant le péché originel, l'homme n'avait pas de mauvais instincts l'attirant vers les plaisirs honteux. C'est en punition du péché originel que Dieu a permis que l'homme soit tenté de tirer de son corps des jouissances qui le rapprochent de l'animal. Dieu l'avait élevé au-dessus de sa nature

d'homme en l'associant à la vie divine ; par le péché originel, il est tombé au dessous de sa nature d'homme, puisqu'il n'écoute plus toujours les ordres de la raison ni ceux de la loi morale, mais se sent attiré et parfois se laisse entraîner par les plaisirs dégradants.

Le péché d'impureté ne se commet pas seulement par des actes; il peut se commettre aussi par des pensées, des paroles et des regards, car on peut se procurer aussi par ces trois moyens des jouissances défendues.

Le sixième commandement défend aussi tout ce qui peut conduire au péché d'impureté, c'est-à-dire les occasions dangereuses. Nous verrons bientôt quelles sont les principales. Pour le moment rappelons-nous que quiconque se permet quoi que ce soit qui puisse l'entraîner au péché d'impureté, s'il se rend compte de ce danger, a vraiment la volonté de commettre ou au moins d'accepter le péché d'impureté.

Remarquons cependant que ce n'est pas un péché de sentir la tentation, c'est-à-dire l'attrait du mal. Il n'y a péché qu'à partir du moment où l'on cède à la tentation en acceptant volontairement le plaisir défendu. Beaucoup de saints ont subi de nombreuses et graves tentations d'impureté, mais ils n'y ont pas succombé. Ces tentations ont été pour eux l'occasion de grands mérites.

Q. 261. — *Que défend le neuvième commandement ?*

R. — *Le neuvième commandement défend le désir volontaire de l'impureté.*

Il est facile de comprendre que désirer faire le mal, c'est déjà être coupable. D'ailleurs celui qui désire commettre l'impureté prouve par là qu'il y prend plaisir.

Le désir de l'impureté provient de mauvaises pensées entretenues volontairement. On commence par sentir la tentation sous la forme d'une mauvaise pensée; on accepte et on entretient cette mauvaise pensée par laquelle on se représente l'acte impur ; on désire commettre l'acte impur et enfin on commet l'acte lui-même. Il faut donc chasser la mauvaise pensée dès qu'elle se présente ; car si on l'accepte, en plus du péché que l'on commet ainsi, on risque fort d'être amené à commettre d'autres péchés par désir et par action.

Q. 262. — *L'impureté est-elle un grand péché?*

R. — *Oui, l'impureté est un grand péché, parce qu'elle souille l'âme et le corps, devenus, par la grâce, la demeure du Saint-Esprit.*

Par le baptême Dieu est venu habiter en nous et il y habite tant que nous ne l'en chassons pas par le péché mortel. Nous pouvons donc dire que nous sommes les temples de Dieu. Nous regarderions comme un grand péché de souiller par des immondices une église, un tabernacle, un ciboire où Dieu habite. Or le péché d'impureté est le péché immonde ; il dépose des immondices dans notre âme et dans notre corps. Il cause ainsi une grave offense à Dieu qui habite en nous et l'oblige à se retirer.

Voici ce que dit la Sainte Ecriture à ce sujet : « La volonté de Dieu est que nous soyons saints et purs. Dieu, en effet, ne nous a pas appelés à être impurs, mais à être saints. Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui est en vous, qui vous vient de Dieu et que vous ne vous appartenez pas ? Or, si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra ; car le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple du Dieu vivant. Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques d'aucune espèce, ne posséderont le royaume de Dieu. »

Il faut craindre beaucoup de commettre ce péché, car il produit rapidement une habitude dont il est très difficile de se débarrasser. Beaucoup de ceux qui vont en enfer y vont à cause de ce péché-là.

Ce péché peut malheureusement être commis, non seulement seul, mais encore avec d'autres personnes. Celui qui entraîne son prochain dans le péché d'impureté se rend coupable d'un grave scandale, il risque de perdre, avec la sienne, une autre âme et de s'attirer ainsi des châtiments éternels très rigoureux.

Q. 263. — *Quelles sont les choses qui conduisent ordinairement à l'impureté ?*

R. — *Les choses qui conduisent ordinairement à l'impureté sont : 1° les conversations, les lectures et les spectacles déshonnêtes ; 2° les danses et les mises immodestes.*

L'un des dangers les plus graves pour la pureté, ce sont les mauvaises compagnies. Il faut entendre par là la fréquentation de ceux qui parlent de choses impures ou qui ont l'habitude d'en commettre. Les mauvaises conversations souillent l'esprit, l'amènent à prendre plaisir au mal et, par conséquent, à le commettre. C'est le scandale par paroles. A ce premier scandale peut s'ajouter celui des actes. Tout enfant qui désire garder sa pureté doit fuir les camarades qui parleraient de choses inconvenantes ou qui se permettraient des gestes et des actes indécents. « Dis-moi qui tu hantes (c'est-à-dire qui tu fréquentes) et je te dirai qui tu es, » dit le proverbe. Celui qui fréquente de mauvaises compagnies s'expose à un danger grave et se verra bientôt contaminé par elles.

Un autre danger pour la pureté, ce sont les mauvaises lectures. Un livre ou un journal qui présente des récits, des descriptions, des dialogues malpropres, accompagnés parfois d'images non moins malpropres, constitue un danger encore plus grave qu'une mauvaise conversation, car on peut relire et revoir à volonté ces pages corruptrices et faire pénétrer ainsi lentement et profondément le mal dans son esprit et dans son cœur. Un enfant ne doit jamais acheter des livres ou

des journaux en cachette. Si on lui en remet un, il doit, avant de l'ouvrir, le montrer à une personne sage et expérimentée pour savoir s'il peut le lire sans danger. Méfiez-vous des publications que des camarades feraient circuler en cachette ; puisqu'ils n'osent pas les montrer, c'est qu'elles contiennent quelque chose de mauvais.

Les spectacles (théâtre et cinéma) peuvent être aussi très dangereux pour la pureté. Les images parlent plus à l'imagination et aux sens que le simple récit ; à plus forte raison si ce sont des images vivantes qui parlent et agissent devant nous. Ceux qui organisent les spectacles cherchent parfois uniquement à gagner de l'argent et cela par n'importe quel moyen. Pour attirer ils présentent des pièces ou des films qui flattent souvent les passions les plus basses ; ils font ainsi beaucoup de mal aux spectateurs parce qu'ils n'ont aucun souci de la vertu et des âmes. Vous n'assisterez qu'aux spectacles donnés dans les salles catholiques. Si vous étiez invités à en fréquenter d'autres, vous ne devriez le faire qu'après en avoir demandé la permission à M. le curé qui jugera s'il peut ou non vous la donner.

Les danses sont souvent l'occasion de péchés contre la pureté. Elles conduisent à des familiarités, à des gestes, à des attouchements déplacés. Quelques-unes sont plus dangereuses encore parce qu'elles comportent des mouvements indécents ou capables d'exciter la sensualité. Elles ont lieu souvent le soir ou pendant la nuit, et l'obscurité des alentours de la salle favorise le mal. D'ailleurs les salles de danses étant ouvertes à tout le monde, on risque d'y rencontrer des débauchés qui chercheront à entraîner au mal. La danse peut aussi créer des relations qui se poursuivront dans la suite, donnant lieu à des affections coupables et à des rendez-vous dangereux pour la vertu. Les jeunes gens et les jeunes filles qui désirent garder leur pureté intacte ne fréquentent pas les danses.

Enfin il faut ranger parmi les occasions de scandale les mises immodestes : robes trop courtes, corsages trop largement décolletés et dépourvus de manches. A ce point de vue, beaucoup de chrétiennes modernes ne comprennent pas leur devoir. Elles traitent facilement cette question à la légère et se préoccupent beaucoup plus d'être à la mode que de pratiquer la modestie chrétienne. De graves avertissements sont souvent donnés par le clergé, notamment par les évêques, pour rappeler les règles élémentaires des convenances. Le péché d'impureté est le péché de la chair. Pour préserver la chair du péché, il faut savoir la couvrir suffisamment par des vêtements qui peuvent être de bon goût tout en restant convenables. Certains lieux fréquentés par la société mondaine offrent trop souvent aux regards ces déshabillages inconvenants ; c'est aussi un des dangers des théâtres et des cinémas. La coutume de se montrer, de circuler ou de séjourner sur les plages en simple caleçon de bain, sous prétexte d'hygiène, est condamnée par la morale chrétienne. Ceux et celles qui paraissent en vêtements aussi sommaires donnent un grave scandale et sont responsables du mal causé par eux à leur prochain.

—

Q. 264. — *Quels sont les moyens à employer pour éviter l'impureté ?*

R. — *Les moyens à employer pour éviter l'impureté sont : la fuite des occasions dangereuses, la pensée de la présence de Dieu, la prière, la confession et la communion fréquentes et la dévotion à la Sainte Vierge.*

Puisque l'impureté est un grand péché, puisqu'il menace tout le monde à cause des mauvais instincts qui sont en nous et des dangers nombreux qui sont autour de nous, il faut prendre de sérieuses précautions pour l'éviter. Voici les principales :

1° Eviter tout ce qui peut y entraîner, particulièrement les occasions que nous venons de signaler. Pour éviter la maladie, les accidents et la mort, nous savons éviter les imprudences. Ce que nous faisons pour la santé et la vie de notre corps, faisons-le aussi pour la santé et la vie de notre âme. Il vaut mieux renoncer à un plaisir, si l'on sait qu'il peut être dangereux, que de risquer de commettre un péché d'impureté, de provoquer de mauvaises habitudes et de compromettre le salut de son âme.

2° Penser souvent que Dieu habite en nous comme dans son temple, qu'il voit toutes nos actions, qu'il connaît nos pensées, nos désirs et nos sentiments les plus cachés, que le péché d'impureté l'offense gravement et qu'il le punit avec une grande sévérité. L'enfant qui aime vraiment sa mère évite de commettre le mal parce qu'il sait que sa mère, venant à savoir ce qu'il a fait, en aurait un grand chagrin. Si nous aimons Dieu, comme il le demande, par-dessus toutes choses, encore plus que notre mère, la pensée qu'il connaîtra notre péché et en sera gravement offensé et peiné sera bien capable de nous empêcher de le commettre.

3° Prier pour obtenir la grâce de garder sa pureté intacte. Quelle que soit notre bonne volonté, quels que soient nos efforts, quelles que soient les précautions que nous prenons, souvenons-nous que nous sommes faibles et que sans le secours du bon Dieu nous ne pouvons rien pour le salut de notre âme. C'est donc à lui qu'il faut confier cette question importante de notre préservation. N'attendons pas pour le faire que la tentation se présente. Le démon s'ingénie parfois à endormir certaines âmes en évitant de les tenter pendant un temps pour mieux les surprendre au moment où elles ne s'attendent à rien. Prions d'avance, chaque jour, pour accumuler des réserves de grâces en vue du moment où nous serons tentés.

4° Se confesser et communier fréquemment. Les sacrements sont les moyens spécialement institués par Notre-Seigneur pour nous aider à faire notre salut. Ils nous procurent les grâces dont nous

avons besoin dans les différentes circonstances de la vie. La confession et la communion sont les sacrements d'usage courant pour tout le monde. Le premier, en purifiant notre âme, lui rend ses forces spirituelles affaiblies par le péché, développe la délicatesse de conscience et donne le goût de la pureté. Le second, plus puissant encore, puisqu'il nous unit à notre divin Sauveur, est le préservatif spécial contre l'impureté. Il n'y a pas de meilleur moyen de résister aux tentations du vice impur que de recevoir Celui qui est la pureté parfaite, parce que l'effet particulier de la sainte communion est de nous rendre semblables à Jésus en développant en nous la vie divine, c'est-à-dire rendant nos pensées, nos affections et nos volontés conformes aux siennes. Celui qui s'approche souvent de ces sacrements avec les dispositions convenables est donc sûr de trouver en eux un moyen puissant d'éviter l'impureté.

5° Avoir une dévotion filiale envers la Sainte Vierge. Cette dévotion assure la protection particulière de Marie. Après les grâces qui nous viennent du Christ, c'est le plus puissant secours que nous puissions souhaiter, d'abord parce que la Sainte Vierge est la plus parfaite des créatures, ensuite parce qu'étant la mère de Jésus, celui-ci ne saurait refuser d'exaucer les prières qu'elle lui adresse pour nous, et enfin parce que Jésus est heureux de récompenser le chrétien qui aime celle qu'il chérit tant lui-même. La dévotion envers la Sainte Vierge a toujours été regardée par les saints comme une particulière sauvegarde dans les tentations contre la pureté. Confions donc chaque jour notre faiblesse à Marie, en lui demandant de briser la tête du serpent infernal, comme cela a été annoncé par l'Esprit-Saint lui-même, lorsque le démon s'attaquera à nous pour nous ravir notre pureté.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXXI

LE SACRÉ-CŒUR

Nous venons de parcourir un cycle de fêtes qui s'appellent logiquement l'une l'autre. Jésus est mort sur la croix, il est ressuscité et il est monté au ciel en disant à ses Apôtres pour les consoler : « Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles. » Puis il leur a envoyé le Paraclet ou Consolateur, le jour de la Pentecôte. Nous avons célébré pieusement tous ces souvenirs.

I

Comment demeure-t-il avec nous sans vouloir plus nous quitter jamais ? Par sa présence réelle dans la Sainte Eucharistie. Tout cela est l'œuvre de la Sainte Trinité qui, après avoir réuni en quelque sorte ses efforts pour nous créer : « *Faciamus hominem,* » a coopéré tout entière à notre Rédemption. C'est pourquoi l'Eglise a institué une fête très solennelle en l'honneur de la Sainte Trinité.

L'Eglise alors brillait d'une splendide beauté. Cependant Dieu montra à une humble religieuse que, sur sa surface éclatante, il restait un point obscur. La fête du Saint-Sacrement lui rendit son éclat parfait. N'est-il pas remarquable que Dieu ait inspiré cette œuvre non pas à un prince de l'Eglise, mais à sa petite servante Julienne, parce qu'il aime à glorifier les humbles ?

La Fête-Dieu, avec la splendeur de ses cérémonies, de ses chants, de ses processions, de ses décors, où les fidèles rivalisent d'art, d'inventions généreuses et d'amour, a réveillé pendant des siècles la foi dans les âmes. Si le monde s'est refroidi avec le protestantisme, l'Eglise n'est pas à bout de ressources pour le réchauffer. Née, dit S. Jean Chrysostome, du sang et de l'eau sortis du côté percé de Jésus-Christ, fille du cœur de Jésus, elle trouve dans son cœur d'inépuisables ressources d'amour et d'adoration. Elle fait adorer le corps du Sauveur caché sous d'humbles espèces ; pouvait-elle oublier son âme parfaite, son humanité très sainte, ses pieds et ses mains percés ? N'est-ce pas l'âme d'un Dieu, le corps d'un Dieu, les mains d'un Dieu, les pieds d'un Dieu qui se sont fatigués à la recherche de la brebis perdue ? Pouvait-elle oublier surtout le cœur de Jésus, dont tous les battements ont été des battements d'amour pour nous ? C'eût été oublier que Jésus nous a aimés, oublier au moins l'organe dont il s'est servi pour nous aimer, l'instrument de son amour.

Se souvenant de son origine, elle a toujours médité sur le coup de lance qui ouvrit le côté du Sauveur : « Que verrons-nous par cette ouverture ? disait S. Bernard. Voici que, par ce fer qui a passé jusqu'à son cœur, s'est révélé le grand secret, le secret du cœur, le mystère de l'amour. Qu'y a-t-il en vous, ô Seigneur, que des trésors d'amour, des richesses de bonté ? » *(In Cant., Serm.* 61). Cependant bien qu'il s'arrête avec complaisance sur le secret du cœur de Jésus, il n'y pénètre pas, il demeure à l'ouverture, il n'affirme pas sa préférence pour la plaie du côté du Sauveur, il les adore également toutes. Aussi bien sont-elles également adorables : elles témoignent toutes de l'immense amour de Jésus pour les hommes.

Le cœur sacré, organe de l'amour, ne se dégage pas nettement de ses écrits, pas plus que de ceux des autres Pères de l'Eglise. « Il fallait que le Seigneur intervînt directement pour faire découvrir et goûter au peuple chrétien, par l'intermédiaire de quelques âmes privilégiées, les ineffables conséquences des principes admis par tous dans son Eglise [1]. »

L'écrin qui renfermait tant de trésors de doctrine n'était qu'entr'ouvert. Sainte Gertrude et sainte Mechtilde vont l'ouvrir peu à peu, puis S. Jean Eudes, en attendant que sainte Marguerite-Marie l'étale à tous les yeux.

II

Sainte Gertrude et sainte Mechtilde eurent l'une et l'autre des révélations admirables sur le rôle et l'action du cœur de Jésus dans la sanctification des âmes. Le 28 janvier 1281, la première, âgée de vingt-cinq ans, reçut, au monastère bénédictin d'Hefta, près d'Eisleben, la mission de faire connaître les mystères du cœur de Jésus. Elle s'entretenait avec le disciple bien-aimé et lui demandait un jour confi-

[1] *L'Année liturgique,* Le *Temps après la Pentecôte,* t. I, p. 492.

demment pourquoi il n'avait pas dit ce qu'il avait senti lorsqu'il reposait sur le cœur du Sauveur. Il répondit :

« Ma mission fut d'écrire pour l'Eglise encore jeune un seul mot du Verbe incréé de Dieu le Père. Ce mot pourrait suffire à toutes les générations humaines jusqu'à la fin du monde, sans cependant que jamais personne le comprît dans toute sa plénitude. Mais le langage de ces bienheureux battements du cœur du Seigneur est réservé pour les derniers temps, alors que le monde, vieilli et refroidi dans l'amour divin, devra se réchauffer à la révélation de ces mystères. » (*Le Héraut de l'Amour divin*, VI, 4).

Elle décrivit en effet avec une abondance de doctrine et d'images qui n'a pas été dépassée, les merveilles du Sacré-Cœur, dont la dévotion devait un jour réchauffer le monde devenu indifférent et hostile. Car deux siècles après naissait, à Eisleben même, Luther, qui peignit Dieu comme un tyran, auteur du mal et damnant sans pitié les hommes. Puis ce fut Calvin, qui fit de Dieu un être cruel et inexorable ; enfin les jansénistes, qui le montrèrent dans sa justice absolue, dominatrice et dépourvue de bonté.

Qui remédierait à ce mal immense, qui relèverait les âmes réduites au désespoir en face d'un Dieu sévère et sans tendresse ?

Ce fut d'abord le P. Jean Eudes, né en 1601 à Ri, au diocèse de Séez, et qui fut élevé par les Pères de Bérulle et de Condren. Dans son Bref de béatification, Pie X a ainsi défini son rôle et son action :

« Brûlant d'un singulier amour envers les cœurs très saints de Jésus et de Marie, il eut le premier, et ce ne fut pas sans une sorte d'inspiration divine, l'idée d'un culte public en leur honneur. De ce culte si doux on doit le regarder comme le père, car il fit célébrer la solennité de ces cœurs ; comme le Docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe ; comme l'apôtre enfin, car de tout son cœur il s'employa à répandre partout cette dévotion salutaire. »

Dans le décret du 3 janvier 1903 sur l'héroïcité des vertus, il est appelé « l'auteur du culte liturgique des cœurs sacrés de Jésus et de Marie. » Il dédia à ces saints cœurs l'Ordre de Notre-Dame de la Charité qu'il venait de fonder en 1641, puis, en 1643, sa Congrégation des Eudistes. Infatigable et pénétré d'un zèle ardent, il propage cette dévotion parmi le peuple, célèbre dans les chapelles de ses communautés la fête des Saints Cœurs, obtient des évêques de Bourgogne, de Normandie et de Bretagne qu'elle soit célébrée aussi dans leurs diocèses, et inaugure à Coutances, en 1655, la première église consacrée au cœur de Jésus.

Il alla au cœur de Jésus par le cœur de sa Mère, fixa la fête du cœur de Marie au 8 février, celle du cœur de Jésus au 20 octobre. La dévotion au Sacré-Cœur n'existait qu'à l'état de pratique particulière ; le premier il en fit une dévotion précise et vivante dont il définit l'objet et la pratique ; il la fit connaître de son époque et Bossuet, après l'avoir étudiée, déclara qu'il fallait voir « en ce cœur l'abrégé des merveilles du christianisme. »

Il obtint de son vivant les trois manifestations qui font un culte public : la consécration d'une église, la célébration d'une fête, la récitation d'un office, et quand il mourut, en 1680, la dévotion au Sacré-Cœur était connue et honorée.

Son action s'exerça donc avant celle de sainte Marguerite-Marie, qui n'eut ses premières révélations qu'en 1673. Aussi bien la pieuse Visitandine avait-elle assisté à Autun, en 1648, à une mission donnée par le P. Eudes lui-même et à la suite de laquelle l'évêque établit cette fête dans son diocèse. Elle n'ignorait donc pas cette dévotion. Le P. Eudes l'avait devancée ; grâce à lui, les saints cœurs de Jésus et de Marie étaient honorés d'un culte public, mais leur fête ne se célébrait que dans ses maisons et dans celles qui obéissaient à ses inspirations. Sainte Marguerite-Marie reçut la mission de faire glorifier le cœur de Jésus par une fête solennelle dans l'univers entier. Elle a été la sainte Julienne du Sacré-Cœur.

On sait que le Sauveur lui donna cette mission. Comme elle était devant le Saint-Sacrement, un jour de son octave (juin 1675), Jésus lui découvrit son cœur, ce « cœur qui a tant aimé les hommes » et qui ne reçoit d'eux, même « des cœurs qui lui sont consacrés, » que des « ingratitudes. » Il ajouta :

« C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon cœur se dilatera, pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il leur soit rendu. »

Cette dévotion qui devait être pour tant d'âmes une source de lumières, de grâces et de salut, rencontra partout des contradicteurs, même au monastère de Paray. « La persécution des gens de bien, » suivant le mot de sainte Thérèse, est des plus pénibles, mais, ce qui console, c'est qu'elle ne va pas sans bonne foi. Ce qui console surtout, c'est que Dieu fait toujours son œuvre et triomphe de tous les obstacles. Il consent à lutter avec sa créature et il la réduit à force d'amour. Marguerite-Marie eut sa grande part d'épreuves ; elle fut soutenue et éclairée par le P. de la Colombière, qui reconnut la sainteté de ses voies et se fit, comme le P. Eudes, l'apôtre du Sacré-Cœur. Elle eut la joie, avant de mourir, de voir bénir la modeste chapelle élevée au Sacré-Cœur au monastère même de Paray. D'autres chapelles se bâtirent, des confréries s'érigèrent, la peste de Marseille, arrêtée par le Sacré Cœur en 1720, puis en 1722, ouvrit les yeux les plus prévenus ; les évêques de France, déférant aux vœux de la reine Marie Leczinska, résolurent dans leur assemblée de 1765 d'établir la fête du Sacré-Cœur dans leurs diocèses, Pie IX, en 1856, en ordonna la célébration dans l'Eglise universelle, et la béatification de Marguerite-Marie, le 18 septembre 1864, fut l'affirmation solennelle de sa mission.

Elle s'affirma aussi dans ce fait éclatant : le jansénisme disparut. Les âmes, jusque là retenues par l'absurde sévérité des doctrines, se retournèrent vers Dieu, attirées par son infinie bonté, et les fidèles assiègent chaque matin la Table sainte, afin d'y goûter l'amour du Sauveur pour les hommes.

LXXII

LA MESSE DU SACRÉ-CŒUR [1]

Observations préliminaires. — La liturgie se sert souvent des textes sacrés dans un sens approprié à la solennité du jour, et par là-même moins précis. Faite, non seulement pour éclairer l'intelligence, mais aussi pour émouvoir la volonté et y produire des affections et des sentiments, elle a ce trait commun avec la musique sacrée de parler aux différentes âmes un langage du moins accidentellement différent. Autant d'âmes, autant peut-on dire de paraphrases des textes liturgiques. Aussi ne proposons-nous la nôtre qu'à titre d'exemple.

L'INTROÏT

L'introït de la Messe joint ensemble trois versets du Psaume 32 : le onzième, qui célèbre la perpétuité des desseins de Dieu : « Les pensées de votre cœur persévèrent de génération en génération » ; le dix-neuvième, qui spécifie quel est le dessein de Dieu sur ceux qui le craignent et espèrent en sa miséricorde : « Il veut arracher leurs âmes à la mort et les rassasier dans la famine » ; enfin le premier, qui invite les justes à l'allégresse et à la jubilation : « Justes, exultez dans le Seigneur : c'est aux cœurs droits qu'il sied de le louer. »

Ainsi réunis, les trois versets nous donnent ce sens très beau, très touchant : « De génération en génération, la constante préoccupation de votre Cœur, ô Jésus, c'est arracher à la mort les âmes de ceux qui espèrent en Vous et de les nourrir dans la famine. Justes, abandonnez-vous donc à la joie dans le Seigneur : c'est à vous de célébrer ses louanges. »

Dans ce sentiment, le prêtre récite le Gloire au Père, etc., pour redire ensuite la douce assurance qui lui vient du Cœur de Jésus, et l'hommage qui doit de notre part y correspondre.

Au temps pascal un double *alleluia* exprimera le sentiment de gratitude confiante que fait naître la bonté du Seigneur.

LA COLLECTE OU PREMIÈRE ORAISON

L'Eglise aime dans ses prières à mettre en corrélation un bienfait divin qu'elle rappelle et sa formule de demande.

Voyez la richesse des pensées contenues dans la première oraison. Les révélations de sainte Marguerite-Marie nous présentent un Cœur à la fois souffrant et plein d'amour. L'oraison de la messe ajoute à la souffrance sa cause, et insiste sur l'intensité bienfaisante de cet amour. « O Dieu qui, dans le Cœur de votre Fils blessé à cause de nos péchés, daignez nous prodiguer miséricordieusement d'infinis trésors d'amour. »

L'amour du Cœur de Jésus nous impose l'obligation d'aimer ; nos torts, celle de réparer. La réparation est même, d'après l'Encyclique *Miserentissimus* [2] la note dominante du culte du Sacré Cœur. Aussi le Souverain Pontife nous dicte cette prière généreuse qui ne souhaite que la fidélité à notre devoir : « accomplir nos devoirs envers le Sacré Cœur, voilà tout notre désir, en ce moment où nous nous rappelons l'amour souffrant du Cœur de Jésus ; amour souffrant pour nos péchés. » Suivons la formule : « Accordez, nous vous en supplions, que tout en lui présentant le dévot hommage de notre piété, nous lui rendions aussi les satisfactions qui lui sont dues. »

Cette grâce, nous la demandons par Notre-Seigneur lui-même. Telle, en effet, est nôtre pauvreté, que nous avons à solliciter de Dieu même l'amour dont nous devons l'aimer, et cela par notre unique Médiateur, sans lequel nous ne pouvons rien, par lequel tout nous devient possible.

L'ÉPÎTRE

L'épître est empruntée à un passage magnifique de la lettre de S. Paul aux habitants d'Ephèse. Elle comprend les versets 8-12 et 14-19 du chapitre trois de la lettre (le verset 13 est omis), et se divise ainsi nettement en deux parties.

Dans la première, S. Paul exalte la vocation apostolique qui lui est échue, à lui le dernier d'entre les fidèles : sa mission d'annoncer aux Gentils les trésors incompréhensibles des grâces et des dons départis dans le Christ : mystère caché en Dieu de toute éternité ; mystère que la création de toutes choses n'a pu manifester ; mystère si profond que les esprits célestes eux-mêmes ont dû l'apprendre par les multiples merveilles que la Sagesse divine opère dans l'Eglise ; réalisation de ce plan éternel, de nous donner par le Christ, par la foi en lui, un accès libre et confiant auprès de Dieu.

En faisant ainsi valoir, dans son humble reconnaissance, la beauté de sa propre mission, S. Paul rehausse à nos yeux le mystère de la Rédemption du Christ ; les trésors que nous possédons en lui : c'est pour produire en nous un aussi grand bien, que le passage a trouvé place dans la messe du Sacré Cœur.

La seconde partie est une émouvante supplication qu'il nous serait utile de répéter souvent après l'Apôtre.

Par son attitude même, S. Paul traduit l'ardeur de son désir : il se prosterne à genoux, et interpelle ensuite Dieu par son titre le plus touchant : Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, source de toute famille [1] qui se puisse nommer au ciel et sur la terre. Ainsi animé à la confiance, il demande, pour les Ephésiens, des grâces proportionnées aux richesses d'un Père aussi glorieux : le perfectionnement intérieur. Mais ce perfectionnement, sous quelles couleurs séduisantes S. Paul le dépeint : il est l'œuvre du Saint-Esprit, il procure par la foi l'habitation du Christ dans les cœurs ; il les enracine et établit dans la charité ; il leur permet de concevoir l'immensité du mystère de la Rédemption [2] ; il leur dévoile l'incompréhensible charité du Christ, et par là, il les remplit de la plénitude de la divinité.

Le lyrisme de la pensée de l'Apôtre explique, pensons-nous, certain désordre de la phrase. Oh ! puis-

[1] Nous reproduisons textuellement l'explication de cette messe *Cogitationes Cordis mei*, donnée par le P. A. Vermeersch, S. J., dans son ouvrage *Pratique et Doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur* (7e édition 1930), 2 vol. in-16 de 496 et 292 p., 30 f., Paris, Casterman.

[2] « Si les mêmes raisons nous poussent à l'amour et à la réparation, nous sommes tenus à réparer et à expier par une dette plus urgente de justice et d'amour »... L'esprit d'expiation ou de réparation a toujours été à l'avant-plan dans le culte du Sacré-Cœur : rien ne convient mieux à son origine, à sa nature, à sa vertu, aux pratiques qui lui appartiennent en propre. (Enc. *Miserentissimus*).

[1] Les Commentateurs font remarquer que le mot grec πατριά rendu dans la Vulgate par *Paternitas*, signifie famille.

[2] L'opinion commune, tant des Grecs que des Latins, attribue au mystère de la Rédemption les proportions citées avec emphase par l'apôtre : la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur.

sions-nous être également transportés d'enthousiasme, au souvenir des merveilles de la bonté divine, d'un amour qui est lui-même un insondable mystère !

LE GRADUEL

I. *Au temps ordinaire de l'année.* — Deux passages composent le Graduel : l'un tiré du Psaume 24, l'autre de l'Evangile de S. Matthieu, c. II, v. 29.

Le premier exalte la bonté du Seigneur envers tous : envers les pécheurs qu'il remettra sur le bon chemin ; envers les cœurs dociles et doux qu'il dirigera dans les voies de la justice. Pareille bonté motive le double *alleluia* de l'allégresse reconnaissante.

Dans le second, nous entendons Jésus qui nous révèle les notes propres de son caractère, et promet à ceux qui s'attachent à lui le bien par excellence d'ici-bas, ce bien après lequel tous soupirent, mais le plus souvent en vain : le repos de nos âmes. « Faites-en l'expérience, je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez la paix de vos âmes. » *Alleluia.*

Précédemment, le Graduel nous parlait d'abord des souffrances de Jésus dans sa passion. Ce passage a été supprimé en cet endroit, comme convenant mieux à une fête de la Passion du Sauveur qu'à la fête de son Cœur.

II. *Depuis la Septuagésime.* — L'Eglise se prépare aux jours de deuil. Le joyeux *alleluia* est remplacé dans la messe et l'office par une simple louange du Christ.

Mais le temps qui précède Pâques est également un temps de miséricorde et de pardon.

Tandis que le Graduel précédent était tout à la douleur, le nouveau Graduel est tout à l'indulgence divine envers les hommes. On peut dire qu'il est une invitation adressée à tant d'enfants prodigues de revenir à leur Père céleste.

Le Psaume 102 fournit tout le texte : « Le Seigneur est compatissant et miséricordieux, il est lent à punir et bien miséricordieux. Ni sa colère ni ses menaces ne dureront toujours. Il ne nous a pas traités comme le méritaient nos péchés ; sa rétribution n'a pas pris nos iniquités pour mesure.

III. *Au temps pascal.* — Il n'y a place désormais que pour l'allégresse. Deux *Alleluia* sont substitués au Graduel. Puis, revient avec plus d'insistance, la douce invitation du Graduel du temps ordinaire : « Venez tous à moi, vous qui peinez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. » *Alleluia !*

Auparavant, la messe, qui, depuis la Septuagésime avait commémoré la Passion, célébrait logiquement au Graduel du temps pascal, la résurrection du Sauveur : « Seigneur, mon Dieu, je vous ai invoqué et vous m'avez guéri : vous avez tiré mon âme de l'enfer. *Alleluia.* Vous avez changé mon deuil en allégresse ; vous avez déchiré mon cilice, et m'avez revêtu de joie. » *Alleluia.*

L'ÉVANGILE

Le choix de l'Evangile ne pouvait être douteux. Quelques versets de la Passion selon S. Jean nous racontent le coup de lance qui nous ouvrit le Sacré Cœur, et le sang, figure de l'Eucharistie, qui s'en échappa avec l'eau. Nous avons donc là devant nous, la Croix de Jésus, l'Eucharistie de Jésus, et la plaie béante qui saignait dans son Cœur quand Jésus apparut à sainte Marguerite-Marie.

Les versets précédents, en observant comment le brisement des os fut épargné à Jésus, évoquent la figure de l'Agneau pascal dont les os devaient demeurer intacts dans le festin symbolique de la Cène [1].

Dans la messe précédente, l'Evangile s'arrêtait au verset où S. Jean, en insistant sur la vérité de son témoignage, nous en signale l'importance. Maintenant le verset 35 est inscrit en entier, et les versets 36 et 37 sont ajoutés. Ils contiennent une nouvelle attestation de S. Jean, pour affermir notre foi, et rappellent l'accomplissement des prophéties : « Il sait qu'il dit vrai, afin que, vous aussi, vous croyiez. Car ces faits ont eu lieu pour que s'accomplît l'Ecriture : « Vous n'en briserez aucun os ; » dans un autre endroit elle dit encore : « Ils porteront leurs regards sur Celui qu'ils ont transpercé [2]. »

Gravissons donc en esprit la colline sacrée du Calvaire. La foule en est descendue. Près de la croix, nous ne trouvons que Marie, la mère de Jésus, quelques saintes femmes, et le disciple que Jésus aimait.

« En ce temps-là, comme on était à la veille du grand sabbat de la Pâque, les Juifs, pour empêcher que les corps ne demeurassent sur la croix pendant ce sabbat, prièrent Pilate de faire rompre les jambes aux crucifiés et de les détacher. Des soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier et celles de l'autre qui avait été crucifié avec lui. » O Sauveur du monde, vais-je assister à une nouvelle profanation de votre personne ? Mon oreille va-t-elle entendre les coups secs du marteau s'abattant sur votre corps sacré ?

Cette douleur nous est épargnée. C'était prédit ; la prophétie doit s'accomplir. Mais un soldat transperce de sa lance votre côté. Suprême injure, ou plutôt suprême bienfait ! Voici l'eau régénératrice du baptême ; le sang enivrant de l'Eucharistie ! et dans votre cœur entr'ouvert j'aperçois mon refuge.

« Mais comme ils vinrent à Jésus, le croyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en rend témoignage ; et son témoignage est vrai ; » et le reste, comme plus haut.

Remercions la divine Providence de nous ménager ces confirmations de notre foi. Remercions-la avec effusion, en songeant à tout ce que la dévotion au Sacré Cœur nous révèle du côté entr'ouvert du Sauveur : elle trouve ici son fondement scripturaire.

Disposons-nous à réciter avec une foi vive le *Credo* de la messe.

L'OFFERTOIRE

L'offertoire est double par exception. En temps ordinaire, il emprunte au Ps. 68, 21, les doux reproches que Notre-Seigneur nous fait pour avoir méconnu son amour. Il convenait, après avoir mis en haut relief la charité de Notre-Seigneur et notre devoir de reconnaissance, de rappeler nos ingratitudes qui nous obligent à la réparation. La plainte du Sacré Cœur ne saurait mieux s'exprimer que par le verset 21 du Ps. 68 : « Mon cœur n'a en perspective que l'insulte et la misère ; j'ai attendu quelqu'un pour partager ma peine, et il n'y a eu personne ; j'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé. »

[1] La défense de briser aucun os concernait l'agneau pascal (Ex., 12, 46 : Num., 9, 12) ; mais cet agneau figurait Notre-Seigneur.

[2] Ce texte se trouve dans Zacharie, 12, 10, qui met dans la bouche de Jahvé ces paroles : « Ils porteront leurs regards sur moi qu'ils ont transpercé ». Ils le feront pour avoir en partage les biens et la grâce de l'époque messianique. Nous nous trouvons donc, observe Knabenbauer, en présence de deux prophéties : le prophète prédit la transfixion et aussi les fruits de salut qui s'en sont suivis.

Durant le temps pascal, l'Offertoire, reproduisant le Psaume prophétique 7-9, 39, nous décrit, d'après S. Paul, l'oblation magnanime par laquelle Notre-Seigneur se substitue aux holocaustes insuffisants de la Loi ancienne : « Père, vous n'avez pas voulu de l'holocauste pour le péché ; alors j'ai dit : Me voici. En tête du livre de mon histoire, il est écrit que je ferais votre volonté : mon Dieu, je l'ai voulu et votre Loi est au milieu de mon cœur. » *Alleluia.*

Voilà comment, à ce moment de la messe, tout nous presse d'être généreux, d'offrir notre immolation avec l'auguste sacrifice eucharistique pour nous présenter aussi comme des hosties vivantes, saintes et agréées de Dieu [1].

Comme celle de Notre-Seigneur, notre oblation doit se faire un cœur dilaté. *L'alleluia* vient donc à propos la couronner.

LA SECRÈTE

Par l'ineffable charité du Cœur de Jésus, son cher Fils, nous supplions le Seigneur que notre offrande soit comme celle de Jésus agréée de lui et réparatrice pour nos péchés. Telle fut l'oblation de notre Sauveur, telle il la veut par nous renouvelée.

LA PRÉFACE

Au lieu de la Préface de la Croix, qui se récitait dans la messe précédente, le Saint-Père a voulu nous gratifier d'une préface propre au Sacré Cœur.

Après avoir proclamé, comme toujours, combien il est digne, juste, équitable et salutaire de rendre grâces en tout temps et en tout lieu, au Père tout-puissant, éternellement Dieu, nous mentionnons le bienfait spécial qui, en ce jour, appelle notre reconnaissance : c'est le coup de lance dont Dieu a voulu que son Fils unique, suspendu à la croix, fût transpercé, afin que son Cœur, sanctuaire de la munificence divine, déversât sur nous des torrents de commisération et de grâces, et que par la constance de son amour pour nous, il devînt le lieu de repos des justes et un refuge accessible aux pénitents pour leur salut.

Tout ce que le Cœur de Notre-Seigneur peut et doit être pour nous, se trouve de la sorte éloquemment rappelé.

Souffrance, Amour, Bienfaits, Repos, Pardon, Salut éternel : tout cela réuni, quels transports m'inspirerez-vous, pour continuer avec l'Eglise : « Et c'est pourquoi — ô quel pourquoi — unis aux Anges et aux Archanges, aux Trônes et aux Dominations et à toute la milice de la cour céleste, nous entonnons un hymne à votre gloire, redisant sans cesse : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées ; les cieux et la terre sont pleins de votre gloire ; hosannah au plus haut des cieux ! »

Ensuite, goûtons dans un silence recueilli et offrons à Celui qui va descendre sur l'autel, les sentiments qui débordent naturellement de nos cœurs : la joie d'être tant aimés ; la confusion d'avoir si peu aimé ; la reconnaissance pour tant de bienfaits ; le regret d'avoir été si ingrats ; la résolution de bannir l'égoïsme et de mener une vie de réparation ; la confiance dans un Cœur aussi tendre, aussi puissant et aussi miséricordieux ; et le souhait d'être désormais tout entiers à la foi, à l'espérance et à la charité.

[1] Enc. *Miserentissimus*, citant S. Paul, Ep. aux Rom. XII, 1.

LA COMMUNION

Ici encore, la messe nouvelle nous offre deux textes.

1° Au moment de la communion, donc de notre intime union sacramentelle avec Jésus, le premier texte à réciter au cours ordinaire de l'année, répète ces brèves paroles de l'Evangile : « Un soldat ouvrit de sa lance le côté de Jésus ; et il s'en échappa aussitôt du sang et de l'eau. » Ce sang et cette eau figurent les deux sacrements, le baptême et l'Eucharistie, par lesquels l'Eglise enfante et alimente ses enfants.

Un tel bienfait couronnant un tel supplice, l'institution de l'Eucharistie mise sous les yeux de qui vient la recevoir : comme tout cela parle au cœur !

Un lien très étroit d'ailleurs relie le baptême à l'Eucharistie. Nous sommes baptisés pour recevoir la sainte Eucharistie, puisque nous sommes baptisés pour vivre de Jésus-Christ, et que ce sacrement nous communique cette vie.

2° Au temps pascal, la communion met sur les lèvres du prêtre l'appel solennel que debout Jésus criait à tous *(stabat et clamabat)* : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il se désaltère ! » (Ev. S. Jean, 7, 37). Qu'elle est entraînante cette invitation de notre Dieu-Sauveur ! N'est-ce pas non plus une invitation à la communion fréquente et même quotidienne ?

LA POSTCOMMUNION

Rien ne s'impose autant que la ferveur, après la célébration d'un aussi grand mystère, qu'une ferveur à qualifier de divine, puisqu'elle vient de Dieu et qu'elle est destinée à nous diviniser.

Rien n'est plus consolant pour le Cœur de Jésus que de nous voir, après que nous avons savouré sa suavité, dédaigneux des choses de la terre et gagnés à l'amour des choses célestes.

Dans l'oraison finale de la messe, nous demandons de cueillir ce double fruit.

Le lecteur qui voudra comparer la messe actuelle avec la messe précédente, s'apercevra aisément de la fidélité scrupuleuse avec laquelle le nouveau texte s'attache au vrai sens de la dévotion au Sacré Cœur; combien cette nouvelle messe est spéciale pour cette dévotion, tandis que la précédente, malgré ses belles parties, comme l'épître tirée d'Isaïe, ressemblait trop à une messe de la Passion.

Toujours aussi apparaît la pensée du Souverain Pontife : Honorer le Cœur de Jésus plus directement en lui-même, plutôt que dans les bienfaits qui découlent de son Cœur.

LXXIII

S. JEAN-BAPTISTE

Il y avait dans le voisinage de Jérusalem, plus probablement à Aïn-Karim, au temps d'Hérode l'Ancien, un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia. Sa femme Elisabeth était de la race d'Aaron. « Ils étaient justes devant Dieu et marchaient sans reproche dans les commandements et les lois du Seigneur. » Ils n'avaient pas d'enfants : c'était leur grande épreuve et leur grand chagrin.

I

Quand ce fut le tour de Zacharie d'accomplir ses fonctions au Temple, il se rendit à Jérusalem. Comme il offrait l'encens sur l'autel des parfums,

l'ange Gabriel lui apparut, à la droite de l'autel, et lui dit : « Votre prière a été exaucée. Vous aurez un fils que vous appellerez Jean. Il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère... Il convertira au Seigneur beaucoup d'enfants d'Israël. »

Zacharie douta de la parole de l'envoyé de Dieu et l'ange lui dit : « Je suis Gabriel, l'un des esprits assistant devant Dieu. Puisque vous n'avez pas voulu croire à mes paroles, vous serez muet jusqu'au jour où ces choses arriveront. »

Six mois après, le même ange Gabriel était député à Nazareth vers la Vierge Marie, pour lui annoncer qu'elle serait la mère du Sauveur. Comme elle s'inquiétait, il lui dit : « Voilà que votre cousine Elisabeth aura un fils dans sa vieillesse, elle est dans son sixième mois, car rien n'est impossible à Dieu. »

Aussitôt après l'Annonciation, Marie s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Juda, à Aïn-Karim. Elle demeura près de sa cousine jusqu'après la naissance de Jean-Baptiste.

Quand Elisabeth eut mis au monde son fils, les parents et voisins vinrent pour la féliciter et, le jour de la circoncision, ils voulurent qu'on l'appelât Zacharie : « Non, dit Elisabeth, il s'appellera Jean. » On consulta le père, qui, ne pouvant parler, écrivit sur des tablettes : « Jean sera son nom. »

Puis ses lèvres s'ouvrirent, sa langue se délia. Il se mit à parler et à bénir le Seigneur. Ce prodige fut connu dans toutes les montagnes de Juda et ceux qui l'apprirent, saisis à la fois d'effroi et d'admiration, s'entredisaient : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Car la main de Dieu était sur lui.

« L'enfant croissait et se fortifiait et il était dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël. » (Luc, I, 80).

A une lieue d'Aïn-Karim se trouve, suspendue au flanc du coteau, une grotte qui porte le nom de Jean. On y voit un banc de pierre taillée, sur lequel l'enfant étendit peut-être ses membres. Tout autour, une verdure maigre, quelques caroubiers, au feuillage plus opulent, et une belle source qui arrose quelques arbustes et coule ensuite dans la vallée profonde de Térébinthe. C'est bien la solitude qui convenait au saint destiné à une si haute mission. Comme il n'était pas très éloigné de la maison natale, on peut penser que son père et sa mère lui faisaient de fréquentes visites. C'est là qu'il vécut sans doute dans sa prime jeunesse, jusqu'au jour où il vint dans la vallée de Jéricho pour annoncer aux populations et aux nombreuses caravanes qui venaient de la Pérée et de Damas, se dirigeant sur Jérusalem, que le Sauveur prédit par les prophètes était venu et qu'il se manifesterait bientôt. Ce Sauveur, il ne le connaissait que par les révélations de l'Esprit-Saint. Ils étaient parents, cependant. Jean savait que Jésus habitait à Nazareth : « Dieu sait, dit S. François de Sales, si le cœur de S. Jean, touché d'amour de son Sauveur dès le sein de sa mère, était désireux de jouir de sa sainte présence. Il passe néanmoins vingt-cinq ans dans le désert, sans venir une seule fois voir Notre-Seigneur et attend qu'il vienne à lui. Après cela, l'ayant baptisé, il ne le suit pas, mais demeure à faire son office. O Dieu ! quelle mortification d'esprit ! Etre si près de son Sauveur et ne le voir pas ! L'avoir si proche et n'en jouir pas !... Cet exemple accable mon esprit par sa grandeur. » (Lettre du 14 octobre 1604, à sainte Chantal).

Il avait un vêtement de poils de chameau, dur comme un cilice, et une ceinture de cuir autour de ses reins. Il se nourrissait de sauterelles, de miel sauvage et de caroubes, l'aliment des classes pauvres. Il est l'image même de la pénitence. On dirait un autre Elie, avec ses vêtements grossiers, son visage austère, sa forte prédication, sa voix tonnante, ses accents convaincus et terrifiants. « Au bruit de cette voix, dit Bossuet, non seulement tout le désert est ébranlé, mais toutes les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de S. Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressait et les poursuivait [1]. » Il ne faisait pas de miracles, mais sa vie n'était qu'un miracle perpétuel.

II

Que disait-il donc à la multitude qui venait recevoir le baptême de pénitence ? Il lui disait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. » (Matth., III, 2). Jésus ne fera que reprendre ce grand enseignement. Jean est le premier, dit S. Jérôme, qui ait prêché le royaume des cieux. Il a écrit la première page de l'Evangile. Mais ce qu'il veut, c'est une pénitence sincère, la pénitence du cœur et non celle du visage : « Faites de dignes fruits de pénitence ! » (Luc, III, 8).

Toute la Judée, tout Jérusalem s'est transporté vers le Jourdain, et « ils étaient baptisés, confessant leurs péchés. » (Matth., III, 7). Les Pharisiens vinrent aussi, par entraînement, mais sans déposer leur orgueil, et les Sadducéens matérialistes, sans renoncer à leur vie jouisseuse. Ils vinrent en grand nombre. Jean les flagella de cette parole : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Ne dites pas en vous-mêmes : « Nous avons pour père Abraham. » Car je vous le dis, de ces pierres mêmes Dieu peut faire naître des enfants d'Abraham. Déjà la cognée est à la racine des arbres. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »

Les foules, plus dociles, lui demandaient avec componction : « Que devons-nous faire ? » Alors les traits sévères de cet homme s'adoucissaient, car il aimait le peuple et compatissait à ses misères. Il leur prêchait la charité : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a à manger fasse de même. »

Des publicains se présentaient aussi au baptême et disaient : « Et nous, que ferons-nous ? » Il répondait : « N'exigez que ce qui vous est commandé. »

Des soldats venaient, se repentant de leurs pillages et de leurs violences. « Et nous, s'écriaient-ils, encouragés par les avertissements de douceur donnés aux publicains, que faut-il que nous fassions ? »

— « Abstenez-vous de toute violence et de toute fraude, leur disait-il, et contentez-vous de votre solde. » (Luc, III, 10-15).

Terrible pour les impies, pour les hypocrites, les égoïstes méprisants, les jouisseurs, les hommes sans entrailles à qui il montrait le juste Juge qui prend le van et sépare la paille du bon grain afin de la brûler, il est bon, il est miséricordieux, tendre même pour tous les hommes de bonne volonté. Et à tous il redit : « Préparez les voies du Seigneur. Rendez droits ses sentiers ! »

C'est que Jésus va venir, il est là, et Jean-Baptiste a surtout pour mission d'annoncer sa très pro-

[1] *Sermon pour le 4e Dimanche de l'Avent.*

chaine venue. Car il baptise, il convertit, il éclaire les âmes, il change les cœurs, et comme tous attendent le Messie, on se dit et on lui dit qu'il est le Christ. — « Non, répond-il, celui qui viendra est plus grand que moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. Moi, je vous baptise dans l'eau. Lui, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. »

Les Pharisiens, inquiets de sa renommée grandissante, lui envoient des prêtres et des lévites pour lui demander s'il est le Christ. — « Non, dit-il, je ne le suis pas. Il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas. Il viendra après moi, mais il a été fait avant moi. Il est plus grand que moi, car il était avant moi. » (Jo., I, 15-27).

Jean cependant exhortait, évangélisait, faisait beaucoup de discours au peuple, il lui prêchait le Messie et lui-même ne le connaissait pas. Le lendemain du jour où il avait dit : « Il est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas, » il vit venir à lui Jésus. Quel honneur pour lui et quelle joie ! Ce que Jésus lui dit, l'Evangéliste ne le mentionne pas, mais cette fois Jean crie au peuple : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface le péché du monde. C'est de lui que j'ai parlé en disant : « Il vient après moi, mais il a été fait avant moi. » Je ne le connaissais pas, mais j'ai vu l'Esprit-Saint qui descendait du ciel sur lui comme une colombe. Et celui qui m'a envoyé baptiser m'a dit : C'est lui, c'est le Fils de Dieu ! » (Jo., I, 29-35).

Le lendemain il voit encore Jésus qui passait et il dit à deux de ses disciples : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Et ces deux disciples le quittent pour suivre Jésus.

Jean-Baptiste était heureux, il avait vu deux fois Jésus, il l'avait contemplé, adoré, écouté, et dans son humilité il se déclarait indigne d'une si grande faveur. Il n'attendait pas davantage, se trouvant comblé de grâces imméritées. Mais le Sauveur voulait donner à son humble et zélé précurseur un témoignage plus grand, plus précieux de son amour et de son estime. Un jour qu'il baptisait, Jean vit venir à lui dans le Jourdain, parmi la foule des pénitents, Jésus lui-même qui lui demandait le baptême.

« Quoi ! s'écria le Précurseur, c'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ? »

Et il refusait. Mais Jésus lui répondit : « Laissez faire maintenant, car il convient que nous accomplissions toute justice. » Et Jean le laissa faire. Jésus, ayant été baptisé, sortit de l'eau et voilà que les cieux furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et du ciel une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » (Matth., III, 13-17).

Jean aussi vit et entendit et rien ne pourrait exprimer et sa confusion et sa félicité. Tel est l'homme extraordinaire dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la naissance dans les formes les plus solennelles.

LXXIV

L'OFFICE DE LA NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE

L'Introït est tiré d'Isaïe. Les paroles s'appliquent à Jésus-Christ ; mais Jean-Baptiste est tellement uni au Maître qu'il annonce que l'Eglise ne fait pas difficulté de les appliquer aussi à son sublime Précurseur.

« Le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le sein de ma mère. Il a fait de ma langue un glaive affilé, sa main m'a protégé et il m'a disposé comme une flèche choisie. » (Is., XLIX, 1).

I

C'est bien le portrait de S. Jean-Baptiste. Dès le sein de sa mère il tressaille à l'arrivée de Marie à Aïn-Karim, et il reconnaît son Maître. Sa parole sera pénétrante comme un glaive bien aiguisé, elle entrera comme une flèche de feu dans l'âme d'Hérode, et la hardiesse de ses remontrances sera la cause de sa mort.

L'Introït était toujours suivi d'un psaume que l'on chantait tout entier et dont nous n'avons gardé que le premier verset : « Il est bon de louer le Seigneur, et de chanter des psaumes à votre nom, ô Très-Haut ! » (Ps. XCI).

L'Epître continue l'Introït pour achever le portrait : « Ecoutez, îles, et vous, peuples éloignés, soyez attentifs. Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère... il m'a disposé comme une flèche choisie, il m'a caché dans son carquois. Et il m'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, je me glorifierai en toi. » Et le Seigneur qui m'a formé dès le sein de ma mère pour être son serviteur, m'a dit ensuite : « Voilà que je t'ai donné pour lumière aux nations, afin que tu sois le salut que j'enverrai jusqu'aux extrémités de la terre. Les rois te verront, les princes se lèveront devant toi, ils se prosterneront devant toi, à cause du Seigneur et du Saint d'Israël qui t'a choisi. » (Is., XLIX, 1-7).

Il sera la lumière des nations, il éclairera les multitudes qui viennent se faire baptiser au Jourdain ; jusqu'à la fin du monde ses paroles remueront les cœurs, ébranleront les âmes, mais il n'était pas la lumière, *non erat ille lux*, il était le témoin de la lumière, le reflet éclatant qui accuse le foyer brûlant. « Il fut l'homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous eussent la foi par lui, *ut omnes crederent per illum.* » C'est lui, c'est sa prédication, sa vie pure et austère, qui a fait croire au Christ. Quel homme fut plus apôtre que lui ? Aussi Jésus dira-t-il de lui : « Parmi les enfants des femmes, il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste. »

On comprend l'allégresse du père quand, inspiré par le Saint-Esprit, il s'écrie : « Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, tu marcheras devant le Seigneur pour préparer ses voies. » (Graduel).

Lumière des nations, prophète du Très-Haut, le plus grand des enfants des hommes, que manque-t-il à sa gloire ? Il aura même la gloire du martyre. C'est donc à bon droit que, dans la Collecte, l'Eglise demande à Dieu par son intercession « la grâce des joies spirituelles. » Jean-Baptiste n'en a pas connu ni voulu connaître d'autres, et jamais on ne l'a trouvé que sur « le chemin de la vie éternelle, » voie qu'il a arrosée de son sang comme Jésus a arrosé la montée du Calvaire, disciple parfait d'un Maître qui est le Fils de Dieu.

L'Evangile raconte comment, le jour de sa circoncision, il fut appelé Jean. Zacharie désigne et écrit ce nom sur des tablettes, et aussitôt sa langue se délie, et il ne cessait de bénir le Seigneur. Ses premières paroles sont une prophétie, un chant d'action de grâces : *Benedictus Dominus Deus Israel,* Dieu a tenu la promesse faite à Abraham de délivrer ses enfants et « de les faire marcher devant lui dans la sainteté et la justice. » L'Eglise a trouvé

si beau ce cantique qu'elle le fait chanter à laudes, comme, à vêpres, le *Magnificat* de la Sainte Vierge.

Il n'y a pas de *Credo* à la messe, parce que Jean-Baptiste tient encore à l'Ancien Testament ; quand il meurt, l'Evangile n'est pas encore promulgué. Il est le trait d'union des deux Testaments et il jouit d'une gloire unique qui éclate le jour même où il reçoit son nom de Jean ; car les merveilles d'Aïn-Karim, sa naissance miraculeuse, le père devenu muet et recouvrant soudain la parole, tous ces prodiges eurent leur retentissement « dans toutes les montagnes de la Judée. »

II

Les vêpres débutent par cette antienne solennelle : « Elisabeth, épouse de Zacharie, a mis au monde un grand homme, Jean-Baptiste, le Précurseur du Seigneur. »

Cette fête de la naissance de S. Jean-Baptiste est plus importante, et elle a toujours été célébrée avec plus de pompe que celle de sa Décollation. S. Bernard le faisait déjà remarquer : « S. Jean-Baptiste est le seul saint dont la naissance soit plus illustre que sa mort. » C'est que cette naissance en présage une autre prochaine plus éclatante encore, celle du Sauveur, qu'elle ouvre une ère nouvelle qui va changer la face du monde. On voit poindre l'aurore de cette phase heureuse, appelée par les vœux de l'humanité, où l'Evangile apportera aux hommes la doctrine de la bonté et du sacrifice, sur laquelle repose toute civilisation, toute paix. Elle apparaît au moment du solstice d'été, comme Noël au temps du solstice d'hiver, qui nous annonce le retour de la lumière, l'arrivée de Jésus la lumière du monde. C'est pourquoi on l'appelle aussi la Noël d'été.

Les autres antiennes redisent les circonstances de la naissance de S. Jean et insistent sur sa grandeur : « Entre les fils des femmes il n'en est point de plus grand que Jean-Baptiste, » ainsi que l'a proclamé Jésus.

L'antienne de *Magnificat* enchérit encore : « L'enfant qui nous est né est plus qu'un prophète, car c'est de lui que le Sauveur a dit : Entre les fils des femmes, il n'en est point de plus grand que Jean-Baptiste. »

L'hymne a son histoire pleine d'intérêt :

Elle aurait pour auteur Paul Warnefrid, un moine du Mont-Cassin, ami de Charlemagne et historien des Lombards, plus connu sous le nom de Paul Diacre. Un jour de Samedi Saint, il fut désigné pour bénir le cierge dont l'apparition réjouit toute âme chrétienne, parce qu'il est le symbole de Jésus-Christ qui est la lumière et qui va ressusciter. Pendant qu'il commence à chanter le triomphant *Exultet*, sa voix fléchit tout à coup et s'éteint. Alors il se recueille, il invoque S. Jean-Baptiste, patron de l'église du Mont-Cassin et des Lombards, il le supplie de lui rendre sa voix, comme autrefois la voix a été rendue à Zacharie par sa présence. Aussitôt la voix lui revint, claire et harmonieuse, pour chanter la joie de l'Eglise. Dans sa reconnaissance, il composa cette hymne, qui a été divisée en trois parties pour former les trois hymnes de la fête :

Pour que vos serviteurs puissent avoir des fibres vocales plus puissantes, chanter les merveilles de votre vie, ô S. Jean ! enlevez toute souillure de nos lèvres...

Ut queant laxis *re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum *fa*muli tuorum
*Sol*ve polluti *la*bii reatum
*S*ancte *I*oannes.

Quand le moine Guy d'Arezzo inventa notre gamme, pour rendre plus facile l'exécution du chant religieux, il observa que dans l'air sur lequel on chantait cette hymne de son temps, chacune des syllabes initiales des six hémistiches de la première strophe s'élevait d'un degré sur la précédente, et qu'ainsi *ut re mi fa sol la* formaient une gamme régulière. Il donna aux notes les noms de ces syllabes et les plaça dans les lignes de la portée musicale qu'il inventa, ainsi que les clefs. Il obtint, de cette sorte, une méthode facile pour enseigner la science du chant. C'est donc comme la voix de S. Jean-Baptiste que nous entendons dans notre gamme. A celle-ci, il manquait une note : le *si*. Elle fut ajoutée par un musicien français, Lemoine, qui la forma avec les deux lettres initiales de « *S*ancte *I*oannes. »

Comme à la Noël d'hiver, on chantait autrefois trois messes. La première, la nuit close, célébrait le titre de précurseur ; la seconde, au point du jour, le baptiseur ; la troisième, à Tierce, exaltait sa sainteté : *magnum virum*.

Cette fête, avec la foi plus vive des premiers chrétiens, devint rapidement populaire. Il faut des fêtes à l'homme, et les païens les avaient multipliées. Malheureusement celles-ci n'étaient pas innocentes et elles étaient d'autant plus difficiles à détruire qu'elles flattaient les passions et devenaient des occasions de jouissances dépravées. L'Eglise ne détruit rien, elle transforme. Il y avait de grandes fêtes pour le solstice d'été, elle y fit honorer « Monsieur sainct Jehan, » parce qu'il était très populaire. On allumait des feux de joie en l'honneur des divinités païennes ; elle institua des prières pour bénir la fête nouvelle, elle encouragea les feux de joie par sa présence, mais elle les allumait en l'honneur de S. Jean-Baptiste. Elle les allumait elle-même ou les faisait allumer par des échevins, qui regardaient cette fonction comme un honneur. Le peuple se réjouissait bruyamment, de plein cœur ; il oublia les vieux souvenirs païens, et désormais, pour lui, les feux de la Saint-Jean ne figurèrent plus que la joie annoncée à Zacharie par l'ange Gabriel. On vénérait le berceau de Jean-Baptiste comme à Noël le berceau de Jésus. Plus tard on y ajouta des scènes, des drames, des mystères où tout n'était pas à louer, mais l'Eglise était là, elle ne boudait pas le peuple ; elle dirigeait, censurait, approuvait et jouissait de voir ses enfants s'abandonner à des transports de saine allégresse.

Elle professait un si grand culte pour le saint Précurseur qu'elle introduisit son nom dans les prières. Nous nous confessons « à la Bienheureuse Marie toujours Vierge, à S. Michel archange, au bienheureux Jean-Baptiste, aux bienheureux apôtres Pierre et Paul. » Jean-Baptiste vient tout après S. Michel ; et quand nous assistons à la messe nous redisons trois fois, en nous frappant la poitrine, la parole du Précurseur qui annonce Jésus : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 junii 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

« Les Maîtres de la Pensée Religieuse »

VI

R. P. WEBERT, O. P.

SAINT
THOMAS D'AQUIN
LE GÉNIE DE L'ORDRE

Déjà parus :

SAINT AUGUSTIN et le néo-platonisme chrétien, par RÉGIS JOLIVET (*couronné par l'Académie française*).
WILLIAM JAMES et le pragmatisme religieux, par GILBERT MAIRE.
PLOTIN et le paganisme religieux, par EDOUARD KRAKOWSKI.
BOSSUET et le classicisme religieux, par GONZAGUE TRUC.
SAINTE THÉRÈSE et la vie mystique, par J. D. BERRUETA et JACQUES CHEVALIER.

Sous presse :

FÉNELON et la religion de l'amour, par ALBERT CHEREL.

Chaque vol. (14×21) abondamment illustré 20 fr.

19, rue Amélie, PARIS 7e. DENOËL ET STEELE

ORGUES A TUYAUX
PLEYEL
Modèle A

11 Jeux — 17 accouplements
3 claviers manuels UT à UT 61 notes
Pédalier UT à SOL 32 notes
2 boîtes expressives — 1 combinaison libre
Dimensions : 3 m. 30×1 m. 35
Hauteur : 3 m.

Prix : 85.000 francs

Devis pour Orgues neuves tous systèmes
Relevages — Transformations — Electrifications
Fourniture et pose de ventilateurs électriques

VENTES — LOCATIONS

Auditions — Démonstrations sur rendez-vous
Orgue d'étude.

Pour tous renseignements, adresser la correspondance, en mentionnant la présente annonce, à :

PLEYEL, 23-25, Aven. Victor-Emmanuel III PARIS.

SIDALGRANI
Ses applications à
l'ART RELIGIEUX

Tableaux de couleurs en marbre reconstitué incrustés de bronze ciselé et doré.

SES CHEMINS DE CROIX INDESTRUCTIBLES

SAINTE BERNADETTE
Tableau de couleurs de 1m40×0m80

CHEMINS DE CROIX
Tableaux de couleurs de 1m05×0m80

MAGASIN D'EXPOSITION
28, avenue Duquesne, PARIS.
— Tél. : Invalides 05-76. —

une double préface, M. Panel fournit des renseignements biographiques sur F. d'Agincourt, et des indications très précieuses sur la nature et le mode d'exécution des pièces qu'il publie.

Ce volume et cette collection méritent l'attention la plus sympathique ; nous les recommandons vivement aux organistes modestes, si nombreux parmi nos lecteurs.

10. F. POTTIER. **La formation musicale du Séminariste.** 84 p., 3 f. 50. Paris, Desclée. — Des réflexions, des notes théoriques et des conseils pratiques sur les lacunes de l'enseignement du plain chant et de la musique dans les Petits et Grands Séminaires, sur les moyens déjà mis en œuvre pour y remédier et sur le développement qu'il conviendrait de leur donner, tel est le fond de ces pages judicieuses, compétentes, bien informées, et modérées dans le ton et dans les exigences. En appendice sont reproduits (en français) les *Motu proprio* de Pie X (1903) et la Constitution apostolique de Pie XI (1928) sur le chant grégorien et la musique sacrée.

LA HERNIE
n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRÈRE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRÈRE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le nº du 8 fév. de l'*Ami*).

OMNIGRAPH
marque internationale : D. A. D. O.
pour
COURS, LEÇONS, TRACTS

irréprochablement à 200 exemplaires par épreuve. L'OMNIGRAPH s'ouvre comme un album ; fonctionne sans stencil ni encrage. On applique le texte et l'on tire sans rouleau par simple adhérence des feuilles.

Rien des mastics

Remboursement sans discussion dans la huitaine en cas de non-convenance. Voilà une garantie formelle. Références dans le monde entier et sous les climats les plus divers. Partout où s'exerce l'action chrétienne, l'OMNIGRAPH est le précieux auxiliaire du prêtre, du missionnaire, du professeur pour leur enseignement. De nombreuses lettres de remerciements en font foi. Prix en 21×31 cm utiles : 70 fr. ; le même à 2 plaques : 100 fr. (recommandé). Port 6,75.

A. PROUX, fab, O. I. ✪
9, rue N.-D. de Lorette, PARIS (9e).

HOSTIES et VIN de MESSE *Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :*
« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE des PAINS d'AUTEL de Pernes (Vaucluse) et sa filiale l'ŒUVRE du VIN de MESSE de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse). » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé MAME, curé de Châteauneuf du-Pape (Vaucluse).

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA GAZES BYSSUS MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque **TETRA**

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871
SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -
A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions

LA CONSTIPATION
crée un empoisonnement lent, continu, de l'organisme, provoquant la congestion du foie, le surmenage du rein, d'où : furoncles, migraines, dépression nerveuse, langue sale, haleine mauvaise, teint bilieux, hémorroïdes, digestions difficiles, idées noires, irritabilité, manque de sommeil, rougeurs, maladies de peau, vieillesse prématurée.
Le JUBOL est un laxatif-dépuratif végétal idéal, antibilieux, antifermentescible, antiglaireux. Il assure des selles régulières, nettoie l'estomac, l'intestin, évite l'embonpoint, supprime l'obésité, guérit la constipation, sans coliques. On comprime le soir suffit.
Communications à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences.
GRATUIT *Demandez au Service A. C. 1 l'envoi de la brochure "la Constipation" par le Dr Ducas.*
Les 25 comprimés 4.25, fo 4,50. Le triple flacon 10 fr.
CHATELAIN, fournisseur breveté du Vatican, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes phcies.

La marque **M.C.M.** est une garantie

Cie Fse de

MOSAIQUE CÉRAMIQUE de MAUBEUGE

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs
USINES à MONTPLAISIR-MAUBEUGE
Téléphone : 125 - Télégrammes : Mosaïque-Maubeuge
et LANDRECIES (Nord)
Téléphone : 20 - Télégrammes : Céramique-Landrecies
DEPOTS à
PARIS, 132, Rue Clignancourt - Téléph. : Nord 38-51
LYON, 19, Rue de Toulon - Téléph. : Parmentier 30-38
Albums, devis, tarifs, projets, renseignements et échantillons sont fournis gratuitement sur demande.

M.C.M.

Seuls les coffres-forts Bauche sont tous garnis d'un composé chimique extra-dur efficace contre feu, vol et chalumeau.

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 24 mai, page 163.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES
Maison fondée en 1839
Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528
Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.
Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.
Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE
Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée.* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

LIBRAIRIE PARIS-ROME, St An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Éditions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefebvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

LOURDES
POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS
ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE** CATALOGUE FRANCO
TARBES 4204
MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.
SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,
et 38, Rue de Livarot, à
LISIEUX